

« Chez François d'Assise, on voit jusqu'à quel point sont inséparables la préoccupation pour la nature, la justice envers les pauvres, l'engagement pour la société et la paix intérieure. ».

Pape François : *Laudato Si'* n°10

Communauté Mission de France
BP 101 - 94171 LE PERREUX SUR MARNE Cedex
Tel : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55
secretariat@missiondefrance.fr - missiondefrance.fr

L. A. C. - n° 296 François, un souffle pour la mission

FRANÇOIS, UN SOUFFLE POUR LA MISSION

- La voix, le silence et le regard
- Si loin, si proche
- Lier la gerbe



ÉDITORIAL : LE PAPE FRANÇOIS DANS LA TOURMENTE Arnaud FAVART	1
LA VOIX, LE SILENCE ET LE REGARD Jacques LECLERC	4
IL RESPIRE LE MÊME AIR QUE NOUS Michel BESSE	11
LA PAIX DANS UN MONDE EN GUERRE ÉCONOMIQUE Swann BOMMIER	16
VERS UNE RÉSILIENCE HEUREUSE ET PARTAGÉE Myriam LAÏDOUNI- DENIS	23
SI LOIN, SI PROCHE Isabelle YON	27
UNE SEULE VIGNE, PLUSIEURS SARMENTS Jean DIETZ	34
LA JOIE DE L'AMOUR : L'ATTENTION AUX PERSONNES AVANT LA DISCIPLINE Guy POINT	40
QUE PENSES-TU DU PAPE FRANÇOIS ? LES JEUNES	48
LIER LA GERBE Arnaud FAVART	54
L'UNIVERSEL VU D'ALGÉRIE Jean TOUSSAINT	62
LA MISSION NOUS FAÇONNE Hervé GIRAUD	67
RÉSONANCES : « IL FAUT À DIEU NON DES CALICES D'OR MAIS DES ÂMES D'OR » Jean-Marie PLOUX	71
CH. THEOBALD : URGENCES PASTORALES Jean-Christophe HOUOT	76

Communauté Mission de France

La "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

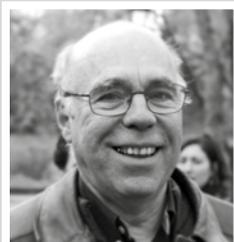
Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : secretariat@missiondefrance.fr - Site : www.missiondefrance.fr

Directeur gérant	: Arnaud FAVART
Responsable	: Nicolas RENARD
Comité de rédaction	: Pierre CHAMARD-BOIS, Dominique DEVISSE, Arnaud FAVART, Gersende de VILLENEUVE, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Guy PASQUIER, Nicolas RENARD, Matthieu FONTAINE
Relecture	: Michel GROLLEAUD
Abonnements	: Secrétariat
Photos	: Communauté Mission de France
Réalisation	: Agence Kaolin, 8 avenue du Maine, 75015 Paris, agencekaolin.com
Secrétaire de rédaction	: Magali REBEAUD
Maquette	: Arnaud TOMASSO
Correction	: Cécile BENOISTON
Impression	: Chevillon, Sens (89) - Dépot légal n° 469 N° commission paritaire : 1119 G 85660



LE PAPE FRANÇOIS DANS LA TOURMENTE

Par Arnaud Favart

Qu'un pape ait rendez-vous avec l'histoire, rien d'étonnant à cela. Ses gestes et ses écrits sont largement médiatisés, ses déplacements et ses rencontres le mettent en contact avec la diversité des peuples et des croyants, ses responsabilités et ses collaborateurs du monde entier l'obligent à ce rendez-vous, tout comme ses prédécesseurs. Reste à savoir s'il sait communiquer un souffle aux croyants et aux hommes de bonne volonté, s'il sera porté par la tournure des événements ou si des vents contraires auront raison de sa gouvernance.

François est son nom et ce choix annonce plus qu'un programme. Son style nous réjouit par sa simplicité, sa proximité et son attention fraternelle et conviviale. Se référer à saint François, c'est se référer à la porte étroite d'une fraternité universelle, sans céder à la facilité ou à l'angélisme. Ce pape remet au centre l'hospitalité avec quiconque a perdu sa terre, sa famille, son travail. Il nous engage sur la voie d'une réconciliation exigeante avec la nature et nous convoque à prendre soin des blessés de la terre. On a dit de Jean XXIII qu'il avait ouvert les fenêtres de l'Église. François la déplace, la sort de sa zone de confort. Il la met en mouvement de réforme. Quand on sait le poids des habitudes et des structures, il faut une sacrée dose de courage ! Il la relance sur les chemins en l'incitant à se faire compagne de route de nos contemporains. Il consulte et décide par des démarches synodales de grande ampleur. Il la renvoie à

ses chères études afin qu'elle pense et discerne, non à partir du centre, de l'archétype, mais à partir des blessés, des migrants, des oubliés. François ne siège pas au-dessus de la mêlée, il fait face aux défis de notre temps au risque de s'exposer, tout comme Jésus lui-même s'est exposé à ses contradicteurs. On oublie souvent que ce que nous avons en commun, ce sont peut-être des valeurs, mais c'est aussi la croix, celle de conflits, de rivalités, de blessures infligées grevant la paix et la justice auxquelles nous aspirons pourtant. Le pasteur Dietz le souligne ici de belle manière dans son regard sur la commémoration des 500 ans de la Réforme. Aucune exhortation morale n'incitera à une conversion du regard ou un changement d'habitude. Le déplacement s'opère ailleurs et autrement. Sobriété heureuse, maison commune, justesse des relations sont les clés d'un catéchisme nouveau qui s'apprend au plein vent des réseaux et du monde devenu grand laboratoire. Les maux sont ciblés : le Dieu argent, la culture du déchet, l'omnipotence du paradigme technocratique. C'est au prix d'une quête de paix avec soi-même, avec les autres et avec la nature que fleurira une joie plus profonde.

Les périphéries, l'hôpital de campagne, l'odeur des brebis, l'approche inductive, le chemin faisant, la justice envers les pauvres. « Vous allez dans le sens du pape ! » La remarque est souvent renvoyée à la Communauté Mission de France. De fait, à Rome, il m'est arrivé à plusieurs reprises d'entendre des cardinaux confesser : « La Mission de France est un bien grand mot pour ce que vous représentez, mais vous honorez, par votre présence aux périphéries et votre manière de vivre, la mission voulue par le pape François. » Ce numéro au souffle du pape François offre un rendez-vous avec nos propres histoires, là où nous avons mis les pieds, là où nos oreilles ont entendu une clameur inconnue des décideurs et des puissants. Les auteurs rendent compte de la complicité avec François dans leurs engagements et leurs réflexions.

Quand la tendance est à l'émiettement du tout, à la fragmentation du bien commun, la priorité

va aux liens que nous sommes capables de tisser et non à la stigmatisation des personnes. Il n'est pas nécessaire de parler en permanence d'avortement, de divorce ou d'union homosexuelle. Ce qui importe, c'est la lumière joyeuse et contagieuse que fait naître la rencontre du Christ et de son Évangile. Dépouillement et recueillement sont les deux mamelles de l'évangélisation, qui consiste alors à contempler le Christ qui nous précède et ne point obstruer l'Esprit à l'œuvre.

On n'oubliera pas ici les victimes de la pédophilie prises dans une longue, trop longue tourmente. À trop mettre l'accent sur la paille encombrant l'œil des autres, le cléralisme a négligé la poutre monstrueuse qui obstruait son propre regard.

Pape François, tiens bon le cap !

PROCHAINS THÈMES :

N° 297 AVEC LES MIGRANTS

N° 298 XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX



LA VOIX, LE SILENCE ET LE REGARD : DES GESTES QUI FONT SIGNE D'ÉVANGILE

Par Jacques Leclerc du Sablon

Jacques est prêtre de la Mission de France. Après de nombreuses années en Chine et aux Philippines, il vient de revenir en France. Il a rejoint le diocèse de Lille où il collabore au Service de la formation des chrétiens.

Je me souviens de la voix douce de François au soir de son élection le 13 mars 2013, lançant son *Buona sera* ! depuis un balcon sur la place Saint Pierre. La voix est un geste qui fait signe. La voix de François est tendue vers l'autre, comme une main souriante, pour se donner à la relation.

Là où la mission nous appelle, nous n'avons souvent que notre voix à tendre vers l'autre, sans autres mots possibles et audibles que « bonjour » et « bonsoir », en français, en arabe ou en chinois. François me dit que cette voix est signe d'apôtre. Chemin faisant, au travail, dans les quartiers, les apôtres apprennent à le porter « à la François », à voix fraternelle de sourire et de douceur, de fragilité et d'amitié.

Quand commence l'annonce « explicite » de la Bonne Nouvelle pour laquelle nous sommes

envoyés ? François nous confirme qu'une parole d'Évangile peut commencer par ce geste de la voix de l'apôtre tendue vers les frères dans la simplicité d'un *buona sera* !

*

Le 8 juillet 2013, quelques semaines seulement après son élection, François se rend sur l'île de Lampedusa, au sud de l'Italie. L'île est la terre européenne la plus proche des côtes de Tunisie et de Lybie d'où partent les frêles embarcations surchargées d'hommes, de femmes et d'enfants migrants et réfugiés. La mer est la fin du voyage pour des milliers d'entre eux.

En allant à Lampedusa, François dit poser un « geste de proximité » avec ceux qui ne sont plus les voisins de personne, migrants sans village, sans quartier, sans pays. François inscrit les pas qui le mènent sur cette île dans la fidélité à la proximité que prophétise Ezéchiel : « Je suis passé près de toi, et je t'ai vu te débattre dans ton sang. Quand tu étais dans ton sang, je t'ai dit : " Je veux que tu vives ! " » (Ez 16, 6)

Ils sont les hommes et femmes des « non-lieux » de la terre, là où retentissent avec force les deux « où ? » de François lancés ce jour-là : « Où es-tu, Adam ? », « Caïn, où est ton frère ? ». Le premier

« Où ? » s'inquiète de la disparition de Dieu dans ces visages d'hommes et de femmes créés à son image et défigurés par « les eaux froides de cette mer qui les dessèche » (Pascal Obispo dans la fresque musicale *Jésus de Nazareth*). Ils ont au cœur, comme des ambassadeurs du néant d'où l'Eglise est tellement loin, cette question de chercheurs de vie : « Où donc est leur Dieu ? » (*Joël 2, 17*). Le second « Où ? » posé par François, « Caïn, où est ton frère ? », interroge la vie horizontale, relationnelle, solidaire, inter-responsable... Le geste retenu par François comme marqueur de fraternité est « pleurer » : « Qui a pleuré ? », « Qui a pleuré aujourd'hui dans le monde ? » a-t-il interrogé au soir de cette journée.

Dans la mission confiée à la Mission de France, il y a plus de 70 ans déjà, il est utile d'entendre pour aujourd'hui ces deux appels à la proximité, au « passer près de... » et à la « fraternité horizontale ». Les orientations, résolutions et motions votées à l'assemblée générale MdF de 2017 esquissent de nouveaux périmètres pour la réponse à ces « Où ? ». Nos « mots vivants » sont notre geste en écho à celui de François à Lampedusa.

Discerner ce qui se joue de la question de Dieu et de l'Évangile dans :

- Le partage de la condition ordinaire (travail, habitat, vie familiale, militante et associative) ;
- La réflexion et l'action avec les laissés-pour-compte ;
- La coopération au bien commun et la recherche de la justice ;
- Être avec ceux qui manquent de mots, faire Église ;
- Désinvestir des énergies fossiles...

Comment ne pas rapprocher de ce geste de François se rendant à proximité des hommes et des femmes des « non-lieux » de la terre, le statut même de la Mission de France. En 1954, l'Église fonde un diocèse sans territoire, diocèse relatif aux personnes à qui ses membres sont envoyés plus qu'à un territoire donné. Par le geste de François, la Mission de France est appelée à toujours se refonder comme diocèse sans territoire, relatif de façon préférentielle à celles et ceux « des non-lieux » de la société.

*

Le 18 janvier 2015, sur le campus vieux de 500 ans de l'université Santo Tomaso de Manille, des dizaines de milliers d'enfants et de jeunes accueillent le pape François.

Le jeune Jun, qui a 14 ans, fait au pape le récit de

sa vie d'enfant dans la rue. Sa petite sœur, Glysellé, qui a 12 ans, arrive à peine à finir ses quelques phrases, tellement les larmes la saisissent :

« Il y a beaucoup d'enfants négligés par leurs propres parents. Il y en a aussi beaucoup qui sont victimes de choses terribles, comme la drogue ou la prostitution. Pourquoi Dieu permet-il que de telles choses arrivent, même si ce n'est pas la faute des enfants ? Et pourquoi y a-t-il aussi peu de monde à nous aider ? ».

François ne répond pas. Il laisse les deux enfants venir à lui et les serre contre lui dans ce geste qui lui est si familier. Quelques minutes après, relayé par toute la sono du campus, il leur dit : « Quand on pleurera à tes questions, on pourra y répondre ». Les pleurs sont bien un geste de François !

François est en situation d'apôtre interrogé par une enfant venant de la périphérie de ce peuple sans doute la plus meurtrie. Il me semble entendre comme une question d'Évangile : « Seigneur, que se passe-t-il ? » (*Jean 4,22*). Être situé là où l'on peut entendre une question comme celle de Glysellé me renvoie à ce qui a conduit et continue de conduire des jeunes à désirer rejoindre le ministère de prêtre au travail, à vouloir vivre la vie de disciple-missionnaire dans une écoute silencieuse et directe

des grandes précarités. Avant ou au lieu de fournir une réponse venant du dehors de la réalité de vie partagée au travail et dans les quartiers, celles et ceux de la Mission de France se reconnaissent dans cette recommandation apostolique de François à pleurer avec Glyselles avant de répondre à sa question. Le Manifeste de la Mission a appelé cela « la justesse de l'attitude chrétienne ». Cette « parabole des larmes silencieuses » est dans la fidélité à la « parabole des doigts silencieux » devant la Femme adultère (*Jean 8, 1-11*).

Allons plus loin ! Après avoir pleuré avec Jun et Glyselles, François ne donne pas de réponse. Il se tient dans ce moment missionnaire que nous connaissons bien à la Mission : être là, durer là, « pleurer là », sans avoir une réponse aux questions que posent ceux dont nous partageons la vie.

*

Douze apôtres... douze prisonniers, douze malades et handicapés, douze migrants, douze détenus repentis de la mafia, douze réfugiés... à proximité desquels François se rend chaque Jeudi saint. Ils sont d'Europe, d'Asie ou d'Afrique. Ils sont chrétiens, bouddhistes, musulmans ou hindous. « Geste de fraternité », dit François en 2016,

opposé au « geste de guerre, de destruction » commis mardi à Bruxelles (attentat et fusillade du 15 mars 2016).

Un « geste de serviteur » envers des hommes et des femmes qui « ont tous le droit de se tromper. Nous nous sommes tous trompés d'une manière ou d'une autre », a dit François le Jeudi saint 2017 quand il a lavé les pieds de détenus repentis de la mafia. Ce geste est posé volontairement hors du Vatican. Il faut sortir et quitter chez soi pour s'agenouiller aux pieds des frères et sœurs auxquels il adresse un signe en leur lavant les pieds et en y déposant un baiser, « un signe qui est une caresse de Jésus ».

« Il se lève... », dit le récit du Jeudi saint. Il faut donc se lever avec Jésus. « Il quitte... » : il faut quitter une table où beaucoup ne sont pas assis et ne le seront peut-être jamais et se mettre au sol, agenouillé au niveau des pieds, comme beaucoup le seront toujours. Et s'il me prenait, moi, le prêtre, de croire que j'appartiens au groupe de ceux qui ont le privilège de s'approcher de la table de l'eucharistie pour le repas du Seigneur, alors il m'est rappelé que le sacerdoce des prêtres est d'un autre ordre, de l'ordre d'un « quitter ».

Le mode eucharistique est un mode de départ,

comme la pâque fondatrice où il fallait manger l'agneau et prendre la route. Ce n'est pas l'eucharistie qui crée le monde, pas plus que c'est l'Église qui engendre le monde, comme ce n'est pas d'allumer une bougie qui fait la nuit. Non, c'est le monde qui accueille l'eucharistie, qui accueille l'Église, comme la nuit révèle la lumière d'une bougie. C'est le monde, y compris celui des prisons, des hôpitaux et des « non-lieux » des migrants et des réfugiés qui donne à l'Église de dresser la table eucharistique. Et nous les prêtres, nous ne devons pas nous attarder à table mais y venir pour en repartir.

« Il quitte aussi son vêtement » : quitter son vêtement, c'est aussi se mettre en état d'être vêtu par un autre, vêtu par une autre façon d'être prêtre après avoir été prêtre à la table de l'eucharistie. Le signe important est ailleurs et ne devient perceptible qu'à celui qui quitte son vêtement. On passe du vêtement au « linge » ... comme les pauvres passent des magasins du centre ville aux vestiaires associatifs ! Et ce linge, pas plus avec Jésus qu'avec les bénévoles des associations, on ne le choisit. C'est le propre des pauvres, des malades, des détenus et des réfugiés de ne plus choisir ce dont ils ont besoin pour vivre.

« Il prend un linge qu'il se noue à la ceinture » : ce linge n'est pas enfilé, ajusté, boutonné... il est noué. Sur nous les prêtres, ce linge devient le Christ qui nous est noué aux reins. Oh ! On voudrait bien de temps en temps s'habiller soi-même ! Mais voilà, le signe est posé. À l'ordination des prêtres, au lieu de les revêtir d'une aube blanche, on devrait leur nouer un linge autour des reins, comme un tablier de service, une ceinture de marche. Être noué par le Christ, être noué au Christ. Il libère, dénoue le mal pour nous nouer à lui et se nouer à nous. Il dénoue la mort en se nouant au monde avec les prêtres, à genoux, au niveau des pieds, au service. Nous, les laïcs, les prêtres et les diacres des équipes de la Mission de France, quels sont les pieds que nous lavons, comme Jésus ?

*

La visite du pape François aux Philippines en janvier 2015 a été éclairante pour moi, prêtre de la MdF, sur ce qu'est être apôtre. Notre évêque de Manille, le cardinal Tagle, a donné son récit de la visite. Il a été le témoin le plus proche de François pendant tout le voyage. Il a dit combien il avait été marqué par « l'art de voir », l'attention, la qualité d'observation, l'ouverture du regard de François. Celui-ci le dit lui-même : « Je regarde pour voir comment Dieu est

présent là », dans ces foules, le long des rues.

François « voit », comme Jésus passait et voyait : « en passant le long de la mer... il vit... » (Mc 1, 16 19). Le « voir » de François, son regard sont un geste qui fait signe, comme l'est sa voix, comme le sont ses passages à Lampedusa et à Lesbos, comme l'est son agenouillement de Jeudi saint. Dans son avion de retour de Manille, François a redit que ce qui l'avait le plus marqué dans sa visite, c'était les gestes qu'il avait vus.

Il parlait peut-être du geste de papas brandissant leur petit pour qu'il soit béni, des mamans lui montrant pour le bénir aussi leur enfant malade ou handicapé qu'il est si difficile de regarder. François est venu pour voir et il a demandé aux prêtres d'être de ceux qui passent et repassent sans cesse le long des rues pour voir ce que leurs frères humains laissent voir de leur vie, de leur survie. Je ne peux m'empêcher de rapprocher les deux bras des papas montant au dessus de leur tête leur enfant et ce geste du prêtre à l'autel, montant l'hostie au dessus de sa tête... Voir et donner à voir. Papas et mamans de Manille, vous avez été des prêtres à l'autel de vos rues, élevant et montrant les corps où Dieu se donne à voir.

Voix, silence, regard et pleurs sont des gestes qui font signe d'Évangile. Combien de fois ai-je entendu des questions, parfois des critiques ou des regrets, devant ma vie de prêtre où ne se laisse pas entendre une « annonce explicite » de l'Évangile ! Récemment, lors d'une réunion de travail sur la formation missionnaire, le document discuté comportait cette phrase : « Former des disciples missionnaires demande que la mission soit envisagée, non pas seulement de manière centrifuge (une mission pensée de l'intérieur pour aller vers l'extérieur), mais aussi centripète (accueillir la présence du monde capable de nous évangéliser). » Un évêque présent a posé cette question : « Pouvez-vous me donner un exemple d'évangélisation par le monde ? » J'ai alors pensé à tous ces gestes de François qui répondent à cette question. Prêtre de la Mission de France, je consono fortement à la réponse que François apporte. Laïcs, prêtres et diacres des équipes MdF, nous sommes attentifs à la vie, aux joies et aux peines des celles et ceux « à proximité » desquels nous nous tenons. Dans les vases d'argile que nous sommes, ils viennent éveiller en nous le trésor que nous portons : l'Évangile. Oui, en cela ils nous évangélisent !

« L'intimité de l'Église avec Jésus est une intimité itinérante, et la communion " se présente essentiellement comme communion missionnaire ". Fidèle au modèle du maître, il est vital qu'aujourd'hui l'Église sorte pour annoncer l'Évangile à tous, en tous lieux, en toutes occasions, sans hésitation, sans répulsion et sans peur. La joie de l'Évangile est pour tout le peuple, personne ne peut en être exclu. » (EG 23)

***Evangelii gaudium*, Exhortation apostolique sur l'annonce de l'Évangile dans le monde d'aujourd'hui, 24 novembre 2013**



“ IL RESPIRE LE MÊME AIR QUE NOUS ! ”

Par Michel Besse

Michel a été volontaire permanent du mouvement ATD Quart Monde en Centrafrique entre 2012 et 2017. Depuis, il est membre de l'équipe ATD du Val d'Oise. Il est prêtre dans l'équipe de la Mission de France de Gennevilliers (92).

Je me trouvais ce samedi 28 novembre 2015 sur la place Marabena de Bangui, à mi-chemin entre l'aéroport et l'avenue dite « des Martyrs » (en souvenir des jeunes lycéens assassinés par « l'homme fort » du pays le 18 janvier 1979, Bokassa). J'étais arrivé depuis six heures du matin et nous commençons à nous serrer sur le trajet du pape François. Vendeurs de sachets d'eau, de noix de cola, fritures de beignets sucrés, réparateur de pneus tapant joyeusement sur ses jantes pour attirer l'attention. C'est le Bangui du quotidien qui attendait le passage du pape : ce visiteur était le seul et premier « officiel » venant passer deux jours et une nuit avec eux. « Il va dormir ici ! »

Être capable de rester pour passer une nuit dans le pays était un symbole d'immense portée, car le

pape serait là, avec nous, sous couvre-feu.

La cause de sa venue échappait au sens de l'accueil traditionnel centrafricain qui s'exprime dans des gestes quotidiens : il boira notre eau, il sentira notre air, il sera embarqué dans la même pirogue que nous tous, il montrera aux autres chefs dans le monde que le pays est fréquentable. C'est ainsi que la Conférence des évêques de Centrafrique traduira la visite par une méditation préparatoire basée sur la phrase évangélique : « Passons sur l'autre rive ». Cette expression, quotidienne dans la vie de l'Afrique centrale, l'« Afrique verte », traversée de tant de fleuves abondants où la pirogue est un moyen de transport populaire, voulait signifier qu'« on peut passer sur la rive de la paix ». Les catéchèses et les messages, les affichages, les prédications et même des chants spécialement composés (dont le magnifique « Dieu ne manque pas » en langue sango, comme un cri du peuple refusant de se laisser qualifier par ses seuls manques), ont ponctué les préparatifs de la visite du Saint-Père.

*

Mais autour de moi, lors de ce printanier matin de novembre 2015, c'est de voir passer un homme venant de loin et restant une nuit avec nous qui

comptait. Nous étions des milliers, dont quelques catholiques (Scouts, Cœurs Vaillants et Légionnaires de Marie reconnaissables à leurs foulards multicolores), beaucoup de protestants dont les Mamans de la Bonne Parole avec leur pagne bleu (les églises évangéliques rassemblent 60 % de la population et les catholiques 25 %) et des passants qui veulent se sentir « en foule », ce qui fait du bien après plus de deux ans de couvre-feu ! Et voici que passent des motards, des véhicules de Casques bleus, des voitures blindées aux vitres fumées. Et voici qu'arrive un pick-up blanc, de la même marque et modèle que ceux qui ont servi aux troupes venant faire leurs coups de force et habituellement surmontés d'une mitrailleuse desservie par un tireur debout... Mais cette fois-ci, c'est un véhicule nu, blanc, sans vitres. Et notre foule découvre un souriant « veux papa » aux cheveux blancs, accroché d'une main à l'armature de la cabine, saluant de l'autre main tout en rattrapant son petit chapeau blanc qui s'envole, et finalement agitant à grands brasées son chapeau, avec sa petite cape flottant au vent. Eberlués, mes voisins découvrent un « chef d'État » accessible ! Autour de moi un même cri : « Il respire l'air de Bangui comme nous », « il a

connu la chaleur » et « il a sué au même soleil que nous ! ».

Je n'ai découvert que plus tard la profondeur de ces expressions : le ciel peut-il être le même là où règne la paix tout comme là où les conflits imposent leur loi ? Nous qui vivons ici, respirons-nous la même vie que ceux qui connaissent le bonheur ? Le soleil de chez nous est-il seulement fait pour dessécher nos espoirs ? Dans les yeux de mes milliers de voisins, chantant et dansant en rentrant sur la grande avenue prise par le pape, c'est un « Oui, autre chose est possible » qui brillait allègrement.

*

D'ailleurs, en suivant comme tout un chacun les aventures du pape François au cours de ces deux jours à la radio, j'ai été touché par les visites symboliques qui se succédaient d'heure en heure, préparées par le Comité mixte de l'Église catholique, de la plateforme interconfessionnelle et du gouvernement de transition.

Visites du site de déplacés de l'église Saint Sauveur, du site de déplacés de la mosquée centrale, conversation au « PK 5 », le grand marché musulman de Bangui, rencontre avec les Églises évangéliques à la Faculté de théologie biblique de

Bangui – FATEB, visite à Mme la Chef de l'État de transition, assemblée avec les jeunes, prière avec les novices et les séminaristes, rencontre avec les membres du gouvernement et même huis-clos avec les candidats à la prochaine élection présidentielle ! En quelques heures, le Saint-Père a dessiné un « arc-en-terre », le cheminement d'un pèlerin de la paix qui peut parler à toutes et à tous. Cela a frappé les esprits, surtout lorsque, dans le site de déplacés, il s'est avancé vers une famille vivant sous les bâches et a tendu la main droite « à l'africaine » avec la main gauche sur l'avant-bras droit, signe de respect d'un cadet vers un aîné ! Et le pape l'a fait pour un enfant ! Je crois qu'il ne savait pas que les clameurs qui ont succédé à ce geste venaient de ce « retournement » qu'il avait symbolisé : il venait de dire en un seul geste que l'enfant, l'avenir du pays, est au dessus de tous les intérêts ou conflits entre adultes.

*

En cette fin 2015, nous autres, habitants de Bangui, étions depuis deux ans et demi avec 400 000 de nos 800 000 habitants vivant déplacés, avec nos combats et nos attentats massifs, nos écoles fermées-ouvertes-occupées-désertées tout à la

fois dans une seule semaine, notre unique repas quotidien, nos hôpitaux débordés, dans une sorte d'enfermement. C'est pourquoi le samedi soir, aux premières vêpres du premier dimanche de l'Avent 2015 de la première année de la Miséricorde, l'ouverture des portes de la vieille cathédrale de Bangui, devant tous ceux qui avaient bravé le soir tombant (on ne rentre pas si facilement chez soi dans une ville en black-out et sans transports), a été vécue comme l'ouverture d'une brèche.

Dans son homélie de la messe du dimanche dans le stade Boganda (du nom du fondateur de la République), un petit mot a illuminé l'âme des Centrafricains : « Je déclare ouverte cette année de la Miséricorde, ici, à Bangui, qui devient la capitale spirituelle du monde. »

*

L'Afrique connaît les symboles. L'Afrique centrale et l'âme bantoue sont une forêt de symboles : ils réunissent, initient à l'âge adulte, réconcilient et créent des pactes, ils guérissent, ils rendent sage, ils relient le visible et l'invisible. Le pape François,

qui a « respiré le même air que nous », a posé des gestes symboliques parlants, aussi efficaces que des actions humanitaires ou des budgets d'urgence. Après lui, les crises n'ont pas cessé, cela est vrai. Mais une porte a été ouverte, une brèche a entamé le bloc de la violence qui dès lors n'était plus toute-puissante.

Ma voisine au quartier, quelques mois plus tard, accouchait d'une belle petite fille. J'apportais comme tous les voisins mon offrande de bienvenue (un peu de savon et de la lessive). Elle me glissa à l'oreille, pas trop fort pour que les esprits mauvais n'entendent pas, le nom qui lui serait donné quand les aînés de la famille auraient donné leur accord : « Miséricorde ». Cette miséricorde chuchotée à l'oreille, c'était comme la confirmation de ce que la visite du pape, malgré tous les sursauts de violence et de fièvre, continuait de faire passer parmi nous, discrètement mais efficacement : un filet d'eau fraîche appelée miséricorde.





CONSTRUIRE LA PAIX DANS UNE SOCIÉTÉ QUI PROMEUT LA GUERRE ÉCONOMIQUE

Par Swann Bommier

Swann Bommier est ingénieur, docteur en Sciences politiques, associé au Centre de recherches internationales (CERI). Il a publié récemment, avec Cécile Renouard, l'ouvrage *L'entreprise comme commun. Au-delà de la RSE* (Editions Charles Léopold Mayer, 2018). Il enseigne à l'Institut catholique de Paris et à Sciences Po Paris, et travaille au CCFD-Terre Solidaire. Il est membre d'une équipe jeunes pros en région parisienne.

« De même que le commandement de “ ne pas tuer ” pose une limite claire pour assurer la valeur de la vie humaine, aujourd’hui, nous devons dire “ non à une économie de l’exclusion et de la disparité sociale ”. Une telle économie tue. Il n’est pas possible que le fait qu’une personne âgée réduite à vivre dans la rue meure de froid ne soit pas une nouvelle, tandis que la baisse de deux points en bourse en soit une. »

Pape François, *Evangelii gaudium* (n° 53),
24 novembre 2013.

Dans son encyclique *Evangelii gaudium*, le Pape François déplore l’avènement d’une « culture du déchet ». La citation en exergue de ce texte est sans appel. Nous vivons aujourd’hui dans un monde où le progrès scientifique permet des prouesses

encore inimaginables il y a de cela quelque décennies. Et pourtant, des personnes meurent quotidiennement dans les rues, dans des habitats insalubres, sur leur lieu de travail. Comme le dit le Pape, nous vivons dans une économie qui tue.

Mais qui est responsable de ces morts ? Suffit-il de déplorer l'égoïsme et la vénalité des élites ? Quelles responsabilités – individuelles et collectives – portons-nous dans ce contexte ?

■ UNE ÉCONOMIE FUNESTE

Si l'on évoque des structures économiques létales, certains « cas limites » viennent rapidement à l'esprit : l'asservissement de pans entiers de la population dans les empires coloniaux afin de réaliser de grands travaux d'infrastructures, la traite transatlantique et l'esclavage en Amérique du nord, le régime de l'apartheid et les violences infligées aux travailleurs et travailleuses noirs en Afrique du Sud, le trafic d'organe, les meurtres de syndicalistes et de militants écologistes...

Ces situations sont souvent vues comme des dérives malheureuses qui ont été corrigées, ou contre lesquels les États se battent en déployant

des moyens conséquents. Dans cette perspective, la violence économique est cantonnée à des comportements illégaux et imputée à des criminels qui risquent de finir leur vie derrière les barreaux.

Or, *Evangelli gaudium* et *Laudato Si'* vont bien au-delà de la dénonciation des illégalismes contemporains. Dans ces textes, le Pape François fustige l'incapacité et l'absence de volonté des États à coopérer afin d'assurer une vie bonne pour toutes et tous sur terre. Si « état de droit » il y a, il semble clair qu'il est défailant. Il faut donc chercher dans les structures économiques et sociales certaines des causes de la détresse actuelle.

■ LA VIOLENCE STRUCTURELLE

La théologie de la libération et les travaux de nombreux sociologues et anthropologues tels que John Galtung ou Veena Das, permettent de conceptualiser cette dimension structurelle de la violence. Dans cette veine, la violence n'est pas réductible à sa dimension physique et graphique. La violence est aussi psychique, économique, politique. À la violence incarnée s'ajoute une violence dite structurelle, invisible. Cette violence

se définit par le fait que personne ne peut en être tenu juridiquement responsable. Elle est le fruit de processus de décision complexes, de forces impersonnelles, de la succession de décisions qui, prises individuellement, pourraient relever du « bon sens », de l'« efficacité », du « pragmatisme », mais qui, finalement, aboutissent à des structures violentes, extrêmement violentes, voire mortelles. Le droit international permet de mesurer la dimension structurelle de la violence économique.

■ DROIT INTERNATIONAL, OU IMPUNITÉ INTERNATIONALE ?

En 1994, 124 ministres réunis à Marrakech donnent naissance à l'Organisation mondiale du commerce (OMC) et se « félicitent du cadre juridique plus solide et plus clair qu'ils ont adopté pour la conduite du commerce international ». L'enjeu est clair : faciliter les échanges et les investissements transnationaux, permettre aux entreprises de tirer parti des « avantages comparatifs » de chaque territoire. Or, tandis que les États s'accordent sur un ensemble de règles commerciales contraignantes, ils refusent de s'engager sur des normes universelles en matière

fiscale, sociale et environnementale. Dès lors, les États s'engagent dans une course effrénée au moins disant : réduction des taxes, exemptions d'impôt, allègement du droit du travail, assouplissement des normes environnementales, etc.

Mais cette course au moins-disant ne suffit pas : les investisseurs veulent être « rassurés ». Ils veulent des « garanties » que la course au moins-disant ne sera pas suivie de législations plus contraignantes. Qu'à cela ne tienne, les États négocient des traités bilatéraux d'investissement qui permettent aux investisseurs de remettre en cause les décisions prises par la puissance publique. En effet, les États reconnaissent un droit aux entreprises à remettre en cause les politiques publiques qui viendraient contrevenir à leurs intérêts financiers. Ces mécanismes de règlement des différends entre investisseur et État (RDIE) sont aujourd'hui en pleine expansion. L'entreprise Vattenfall demande des millions d'euros à l'Allemagne pour avoir décidé de sortir du nucléaire après la catastrophe de Fukushima. Le cigarettier Philipp Morris a porté plainte contre l'Australie pour dénoncer l'impact que son projet de loi sur les paquets de cigarettes « neutres » aurait sur ses futurs profits. Total a lancé une procédure contre l'Ouganda afin de ne

pas se soumettre à une nouvelle taxe. Etc.

Il existe donc, nous le voyons, un droit international extrêmement bien rôdé pour développer le commerce international et pour aider les entreprises à investir à l'étranger. Les délocalisations massives et la position de l'Asie comme « atelier du monde » montrent bien que les frontières étatiques ne sont plus un problème pour les entreprises qui fournissent les biens et services qui font notre quotidien.

Mais la guerre économique féroce que se livrent les États pour attirer les entreprises et leur garantir la stabilité ne raconte que la moitié de l'histoire. En effet, supposons qu'une entreprise située dans un pays ayant adopté des lois fiscales, sociales et environnementales minimales en vienne à être complice de violations graves des droits humains et environnementaux. Et supposons que cet État ne reconnaisse pas ou ne fasse pas appliquer lesdits droits humains et environnementaux.

Cela fait beaucoup de suppositions. Mais cela arrive tous les jours. Ce fut le cas avec Total en Birmanie (Total a bénéficié du travail forcé de villageois birmans dans la construction d'un pipeline). Ce fut le cas d'Auchan et de Carrefour (ces deux entreprises ont fait produire des vêtements au Bangladesh

dans le Rana Plaza, un bâtiment insalubre qui s'est écroulé en 2013, faisant plus de 1 000 morts et plus de 2 000 blessés). Ce fut le cas de Vinci au Qatar (où l'entreprise fait travailler des ouvriers dont les droits sociaux sont bafoués). Ce fut le cas de Shell au Nigéria (ses installations pétrolières ont causé des dégâts environnementaux majeurs). La liste est malheureusement très longue.

Dans tous ces cas, les juridictions locales demeurent silencieuses, le « droit local » ne permettant pas aux victimes d'obtenir réparation. Afin de ne pas subir ce que les juristes appellent un « déni de justice », les victimes tentent de porter plainte dans les pays dont sont issues les entreprises incriminées. Mais le droit international, à ce jour, ne reconnaît pas le lien entre le siège social et les filiales d'une entreprise à l'étranger... et les victimes ne peuvent obtenir réparation.

Les entreprises multinationales opèrent donc encore trop souvent en toute impunité, ne devant rendre de comptes à personne lorsqu'elles se retrouvent complices de violations graves des droits humains et environnementaux...

C'est de cette violence-là dont parle le Pape François. Une violence impersonnelle qui se déploie car notre système économique est fondé

sur un droit international bancal. Les États se livrent une guerre économique impitoyable en revoyant toutes leurs législations relatives aux droits humains et environnementaux à la baisse et en adoptant des législations de plus en plus favorables aux investisseurs. Les victimes de violations sont confrontées à un déni de justice récurrent, incapables d'obtenir des réparations lorsque leurs droits fondamentaux sont bafoués.

Ce constat est très largement partagé. Il a fait l'objet d'un consensus au Conseil des droits de l'homme de l'ONU en 2011 lorsque John Ruggie, rapporteur spécial pour la question des droits humains et des entreprises, y a présenté son rapport intitulé « Protéger, respecter et réparer ».

Désormais, pour en revenir aux mots du Pape François, il convient donc de « tracer les grandes lignes de dialogue à même de nous aider à sortir de la spirale d'autodestruction dans laquelle nous nous enfonçons » (*Laudato Si'*, n° 163).

CONSTRUIRE LA PAIX

Chaque jour, nombreux sont celles et ceux qui, dans le monde entier, œuvrent à tracer ces grandes

lignes. Ce sont les militants et militantes syndicaux qui défendent les droits des ouvriers et qui, parfois, sont l'objet de représailles violentes. Ce sont les organisations de protection de l'environnement qui tentent de préserver notre maison commune de la destruction. Ce sont des juristes qui proposent de nouvelles architectures pour un droit international effectif. Ce sont des entrepreneurs, des agriculteurs, des citoyens qui développent, collectivement, des nouveaux modèles économiques. Ce sont des élus qui s'engagent dans des batailles législatives de longue haleine à l'issue incertaine, et affrontent les lobbys sans fléchir. Ce sont des ONGs qui font pression, avec le soutien de bénévoles et de citoyens engagés, sur les gouvernements.

Sur la question de l'impunité des entreprises multinationales, de telles évolutions sont déjà à l'œuvre. Leur issue et leur pérennité sont fragiles mais elles permettent, sans être naïf, d'espérer un monde plus équitable. En France, la loi sur le « devoir de vigilance » a été adoptée en France l'an dernier, après quatre ans de bataille législative. Le Conseil constitutionnel a été saisi et a validé cette loi, qui s'applique depuis le 1^{er} janvier 2018 et qui enjoint les entreprises à contrôler les risques d'atteintes aux droits humains tout au long de leur

chaîne de valeur. À l'ONU, un traité contraignant sur les entreprises et les droits humains est en cours de négociation depuis 2014. Les lobbys et divers États « développés » sont vent debout contre ce traité. En France, divers PDG du CAC 40 appellent déjà à la « simplification ». Espérons que la mobilisation citoyenne sera forte et que le gouvernement ne leur donnera pas raison...

De nombreux défis n'ont pas été abordés ici. Il faudrait encore des pages et des pages pour évoquer l'extrême violence qui se déploie à l'encontre de l'environnement. En 2015, le Pape a abordé cette thématique de manière admirable dans *Laudato Si'*. Peut-être faut-il simplement rappeler que les questions environnementales sont aussi des questions de justice sociale : concernant le climat, « les 10 % de personnes qui émettent le plus de gaz à effet de serre contribuent à elles seules à 45 % des émissions globales, tandis que les 50 % de ceux qui émettent le moins de gaz à effet de serre contribuent à 13 % des émissions globales », nous rappellent Lucas Chancel et Thomas Piketty. De même, le géographe Ray Hudson a montré que

« l'un des meilleurs prédicateurs de la localisation des déchets toxiques aux États-Unis est la concentration géographique de gens de bas revenu et de couleur ». En Amérique latine, en Afrique, en Asie, ce sont les populations marginalisées et les peuples autochtones qui sont en première ligne dans les mouvements de protection de l'environnement et de lutte contre le changement climatique. Et alors que ce sont ces populations pauvres qui souffrent – et qui souffriront – le plus du réchauffement climatique, ce sont les pays occidentaux qui subventionnent massivement les énergies fossiles et soutiennent par la diplomatie économique les entreprises qui extraient ces ressources fossiles du sous-sol.

*

Osons donc, individuellement et collectivement, inventer de nouvelles façons d'acheter, de militer, de travailler, de s'engager, de vivre ensemble. Pour que les idéaux de justice sociale et de justice climatique ne restent pas des vœux pieux, pour que la violence économique contemporaine cède sa place à une société joyeuse et réellement humaine.

« La solidarité est une réaction spontanée de celui qui reconnaît la fonction sociale de la propriété et la destination universelle des biens comme réalités antérieures à la propriété privée. La possession privée des biens se justifie pour les garder et les accroître de manière à ce qu'ils servent mieux le bien commun, c'est pourquoi la solidarité doit être vécue comme la décision de rendre au pauvre ce qui lui revient. » (EG 189)

***Evangelii gaudium*, Exhortation apostolique sur l'annonce de l'Évangile dans le monde d'aujourd'hui, 24 novembre 2013.**



VERS UNE RÉSILIENCE HEUREUSE ET PARTAGÉE

Par Myriam Laïdouni-Denis

Myriam Laïdouni-Denis est chanteuse lyrique et comédienne, « fée » en cancérologie pédiatrique depuis 25 ans au CHU de St Étienne. Elle est mariée, elle a deux enfants, elle habite un petit village de la Bièvre (38) et elle est Conseillère régionale Auvergne Rhône Alpes / Europe Écologie Les Verts.

Le 6 juillet dernier, le jour où le conseil constitutionnel consacrait le « principe de Fraternité » suite au recours déposé par les avocats de Cédric Herrou et Pierre-Alain Mannoni condamnés pour avoir fait acte de solidarité avec des migrants, le pape François marquait l'anniversaire des trois ans de l'encyclique par un discours qui n'a fait que confirmer mon sentiment : le chemin vers la résilience heureuse et partagée ne peut se faire sans s'aventurer sur un terrain où philosophie et politique sont indissociables, où écologie et humanité s'entrelacent. C'est sur ces terrains, par-delà nos différences quant aux questions spirituelles, que j'ai entrepris la lecture des écrits du pape François.

LE CONSTAT DE L'ÉTAT DU MONDE

Les écologistes se félicitent du constat que fait le pape François sur l'état du monde tant en matière environnementale que sociale, sur la prédation économique, sociale et les injustices engendrées. Nous partageons cette conscience de l'urgence vitale de prendre une autre direction. Un sentier opposé à celui qui nous conduit dans le mur et auquel nous condamnons l'obscurantisme persistant de trop nombreux responsables politiques et même religieux, climato-sceptiques aveuglés par une croyance puérile en un monde aux ressources illimitées où l'« avoir » se substitue à l'« être ». Et faut-il le préciser, une autre direction qui donne aussi la possibilité aux femmes d'exercer leur participation citoyenne.

NOTRE « MAISON COMMUNE »

« Maison commune », ce terme employé par le

pape François épouse le rapport des écologistes au monde, à l'« autre ». Notre engagement auprès des migrants est en lien avec cette conception. En effet, l'arrivée de ces gens en situation de migration, de cet « autre » qui, comme le dit François Gemenne¹, est un autre « nous-mêmes », rend perceptible cette réalité. Car ce qui pousse sur les routes une partie de notre humanité, ce sont des causes multifactorielles et complexes : environnementales, politiques, économiques, etc. L'effet papillon, tant pour les dégâts environnementaux qu'économiques et politiques qu'ils engendrent, confirme que nos destins sont liés. D'où notre conception de ces enjeux non pas à l'échelle « internationale » mais bien « mondiale ».

« IL NOUS FAUT UNE NOUVELLE SOLIDARITÉ UNIVERSELLE »

Ces propos du pape François reprennent pour partie la démarche politique des écologistes qui

1. Chercheur à Sciences-Po : ses recherches sont essentiellement consacrées aux migrations et aux déplacements de populations liés aux changements de l'environnement, notamment aux catastrophes naturelles, ainsi qu'aux politiques d'adaptation au changement climatique.

œuvrent pour traduire cette solidarité, cette co-responsabilité à travers les politiques menées à tous les échelons et dans la transversalité. Car les choix politiques locaux, qu'ils soient agricoles, économiques, énergétiques, etc., ont des répercussions à l'autre bout de notre planète, de notre « embarcation de fortune » comme j'aime à la nommer.

JUSTICES ENVIRONNEMENTALE ET SOCIALE NE PEUVENT ÊTRE DISSOCIÉES

Quand le pape écrit que « Toute approche écologique doit comporter une perspective sociale qui prenne en compte les droits fondamentaux des plus défavorisés », nous sommes d'accord même si au mot « perspective » nous préférons ceux de « volonté » et « détermination ». Pour nous écologistes, la justice environnementale fait partie des droits de l'homme, la protection des ressources vitales étant un préalable à la justice sociale. Pour partager équitablement, encore faut-il qu'il reste quelque chose à partager !

VERS UNE CITOYENNETÉ UNIVERSELLE ?

Emmaüs International utilise ce terme qui fait écho à la Déclaration universelle des droits de l'homme. Cette universalité induit la « connaissance » et la « re-connaissance » du fait d'« être » ensemble, de s'inscrire dans la « co-nnaissance » de la conscience de ce « nous » et de l'égalité des droits inconditionnels. Égalité des droits dans le respect de nos diversités car on peut être égaux sans pour autant être pareils ! Accepter, reconnaître nos diversités, nos différences, s'enrichir de celles-ci.

C'est en ce sens que je lis la phrase : « L'humanité a besoin de changer, d'avoir la conscience d'une origine commune, d'une appartenance mutuelle et d'un avenir partagé par tous. »

PAR-DELÀ LA DIFFÉRENCE DE NOS CONVICTIONS, CE QUE NOUS PARTAGEONS

Le sens, l'interprétation que nous faisons de nos constats, de nos analyses et de nos aspirations communes diffèrent. Pour les uns c'est Dieu, pour

d'autres la nature, le rien, le tout, l'incernable, etc. et j'allais dire peu importe car finalement tout le monde croit en quelque chose. Quelles que soient les interprétations et le sens que nous donnons au monde, au temps, à la vie, à la mort, nous pouvons nous retrouver autour de la conscience d'être unis par les convictions que nous partageons quant à l'état du monde, quant au besoin de plus de justice, quant à la conscience d'appartenir à l'humanité, d'être liés par un destin commun. C'est le principe développé dans la philosophie humaniste africaine nommée *Ubuntu*, évoquée notamment par Nelson Mandela.

En tant que femme, mère, militante écologiste, citoyenne et élue de la République, je suis ani-

mée par cette quête de justice et de paix. Alors peut-être peut-on dire que c'est une forme de croyance ? Etant engagée prioritairement sur la question de la fraternité et de l'accueil des migrants, lors d'une réunion rassemblant athées et croyants de toutes confessions autour de la question de l'hospitalité, un rabbin, sur le ton de la plaisanterie, ne m'avait-il pas dit : « Madame Laïdouni-Denis, vous avez la foi ! »

Ce qui est certain, c'est que je crois que celles et ceux qui, dans leur grande diversité, ont foi en l'humanité et l'égalité des droits, sont les pièces solidaires d'un grand puzzle où se dessinera, si assemblées dans un cadre sécurisé, la grande fresque humaniste pour des siècles et des siècles.



SI LOIN, SI PROCHE

Par Isabelle Yon

Isabelle enseigne la philosophie au lycée E. Zola de Wattrelos. Elle est membre de la Communauté Mission de France et appartient à l'équipe d'engagement missionnaire de Lille.

D'après la presse bien informée, le pape François aurait été élu en mars 2013 avec la mission de réformer l'Église et la Curie. La tâche est herculéenne comme le suggère, non sans humour, une formule que le pape lui-même a empruntée à un prélat belge du XIX^e : « Faire les réformes à Rome, c'est comme nettoyer le Sphinx d'Égypte avec une brosse à dents. »

Cinq ans plus tard, il semble qu'il reste beaucoup à faire, tant sur l'architecture de la Curie que sur la lutte contre les violences sexuelles, et que l'obstacle principal au changement est la culture cléricale de ceux, trop nombreux, qui n'acceptent pas d'avoir à rendre de comptes et croient savoir ce qu'il faut faire.

■ LA RÉFORME EST LE MOUVEMENT

Quand le pape écrit que la « réforme est le mouvement », il sait que c'est un processus vivant, toujours en cours, articulé à un discernement. Il sait que mettre en mouvement une institution – précisément conçue pour durer – est un projet vain, s'il ne peut s'appuyer sur une transformation des mentalités en profondeur. D'où la lutte contre le carriérisme, contre « l'ambition ou la vaine gloire » ; d'où les mises en garde, parfois virulentes, contre tout « Alzheimer spirituel » ; d'où l'exhortation à se décentrer vers les périphéries qui élargissent l'horizon ecclésial.

Que pourrions-nous apporter de plus à cette dynamique de changement ? Et qu'aurions-nous à recevoir de ce souffle vivifiant ? Sans être spécialiste, nous souhaitons souligner la cohérence de ce que nous entendons dire de ce pontificat et en tirer deux fils liés à la belle expérience du monde, bien au-delà des parvis de l'Église, qu'a permis l'intuition de la Communauté Mission de France.

■ PEURS CONTEMPORAINES

Familiers des évangiles et des épîtres pauliniennes, nous avons pu lire qu'il ne suffit pas d'être en terre étrangère pour se déplacer intérieurement, tant il est naturel de s'accrocher à ce que l'on connaît déjà, comme la moule à son rocher. Peut-être est-ce une vérité que j'ai minimisée, par souci de ne pas effrayer, quand je présente la Communauté Mission de France ? J'ai pourtant si souvent fait l'expérience que sortir de moi vers l'inconnu suscite d'abord de l'inconfort et de l'appréhension quand j'aventure authentiquement ma foi jusqu'au point où il n'y a plus de langue commune pour le dialogue. En cela, la virulence des cardinaux qui ont défié le pape n'est pas étonnante : dans leur imaginaire, façonné dans des cercles conservateurs, la timide ouverture sur la communion des couples divorcés-remariés civilement représente un danger grave.

Ils n'ignorent pas que nous ne vivons plus dans des sociétés traditionnelles qui garantissent l'avenir par la répétition du passé. Mais ils feignent qu'il est possible de vivre dans une civilisation d'un autre âge, en maintenant en vigueur des règles ou des représentations éculées. En attestent cer-

taines communautés religieuses, vouées à vivre en vase clos, et la recrudescence de groupes politiques extrémistes. Ces postures semblent loin des miennes. Elles sont peut-être la manifestation de l'angoisse existentielle inconsciente qui alimente des peurs auxquelles je n'échappe pas : sixième extinction, réchauffement climatique, risques sanitaires, chômage et migrations de masse, paupérisation, terrorisme...

Ces peurs, qui envahissent le quotidien, pourraient finir par rendre toute confiance suspecte, comme si avoir peur, sans complexe, était une marque de sagesse. C'est l'hypothèse du philosophe Pierre-Henri Tavoillot¹. Il estime que la démultiplication actuelle des peurs singe une sorte de lien social, à travers le partage d'un même sentiment : être, ensemble, « contre » ce que l'on craint, donne un sens à la vie quand on ne voit pas comment s'accorder « pour », en l'absence de grands récits, susceptibles de dessiner le sens de nos existences. La peur offre un bénéfice secondaire. Elle permet de sentir que nous ne sommes pas seuls au-dessus du gouffre qui

pourrait nous aspirer. Mais elle empêche aussi de vivre au présent et bloque l'action, compromettant ainsi un avenir plus favorable.

■ CONVERSIONS AUX PÉRIPHÉRIES

C'est pourquoi nous pouvons sans doute contribuer à la réforme voulue par le pape en commençant par partager humblement nos propres peurs et le courage qu'il nous faut pour demeurer là où l'esprit nous envoie. Quel miroir de nous-mêmes l'autre nous a-t-il tendu ? Que nous a-t-il montré de ce que nous avons oublié de l'humanité en nous ? Peut-être avons-nous entrevu que nous nous intéressions aux autres pour éviter de nous intéresser à nous-mêmes ? Que nous donnons de nous pour ne pas avoir à exprimer ouvertement notre propre besoin d'amour ou notre difficulté à recevoir, sans la toute puissance du contrôle ? Peut-être avons-nous compris que nous venions réparer nos parts à demi-mortes, quand nous allons chez l'autre, blessé, laissé pour

1. Le journal *Libération*, du 8 juin 2018, a consacré un entretien à P.-H. Tavoillot, philosophe et maître de conférences à l'université Paris-Sorbonne, qui vient de consacrer un triple CD (Frémeaux & Associés) à la question de la culture de la peur.

mort au bord du chemin ? Peut-être avons-nous pris conscience, nous qui nous rêvions si ouverts, si généreux, si perspicaces, si justement indignés, si libres, si..., de notre difficulté à aimer, de notre fermeture au souffle de l'esprit, de notre manque de foi, de notre tentation de ne pas aller au bout de notre incarnation en préférant la posture de l'expert, du sachant ou la fuite ? Disons, et rappelons-nous, que le mouvement vers les périphéries n'a de sens que sous-tendu par un désir de discernement et de réforme intérieurs. La porte est étroite. L'oublier serait une forme d'arrogance. Alors nous pourrions attester que se compromettre sur le terrain de l'autre en matière de justice sociale, de dialogue interreligieux ou d'écologie intégrale peut ne pas être une simple extension ou un faire-valoir de nous-mêmes. Si « la réforme est le mouvement », c'est que le mouvement est aussi difficile que la réforme, qu'il n'a rien d'une évidence. Sortir vraiment est une aventure qui impose de laisser de côté tout ce que l'on a prévu, arrangé, bâti, et de se mettre

en marche dans l'inconnu. Aussi aller en Galilée doit-il demeurer un horizon, y compris pour la Communauté Mission de France.

■ LA PROPOSITION DE RENAÎTRE

Mais la bonne nouvelle, c'est qu'il y a de la joie dans le ciel pour celui qui se convertit et découvre que la vie est plus grande que ce qu'il croyait en savoir. Et comme l'écrit le pape, l'apostolat a pour origine l'émerveillement du croyant devant la foi. Lui seul révèle « la beauté et l'amour salvifique de Dieu manifesté en Jésus-Christ »². Quelle est donc notre joie ?

Moi qui n'ai jamais eu la simplicité du ravi de la crèche, j'ai récemment été saisie par les propositions d'un séminaire de Mémoire cellulaire³ – le bien nommé « Renaître ». La découverte, inspirée des travaux de Mère et Sri Aurobindo, est que le corps fonctionne comme un sorte de matrice inconsciente qui garde en lui des mémoires d'enfant, de fœtus, et même parfois celles de ses

2. *La joie de l'Évangile*.

3. Myriam Brousse a consacré plus de trente ans de sa vie à cette recherche thérapeutique et spirituelle. Elle est l'auteur, notamment, de *Votre corps a une mémoire*, Éd. Marabout, 2007.

parents et ancêtres. Il répète ainsi bêtement les mêmes schémas dont certains entravent la vie et sa souplesse, comme un disque rayé. Ces dysfonctionnements sont des obstacles à la croissance d'une personne car ils l'obligent à vivre dans des sillons devenus des ornières. Mais ils offrent aussi la possibilité de mettre au jour leurs racines et de s'en libérer grâce à un travail spirituel exigeant et sans fin.

Parmi l'ensemble des séminaires proposés en Mémoire cellulaire, le Renaître a une visée simple en apparence : renommer notre propre naissance en regardant le couple de nos parents et commencer à nommer ce qu'ils nous ont appris de nous, y compris par les souffrances occasionnées, de manière à faire le deuil des parents que nous aurions aimé avoir, c'est-à-dire à acquiescer profondément à cette part donnée pour, enfin, reprendre le flambeau de notre existence, en adulte.

RELEVER SON CORPS

Même si j'étais mue par une quête singulière en venant jusque-là, je savais tellement, avec Nicodème, qu'aucune régression dans le sein de ma

mère n'est possible, que j'étais empêchée d'entendre que j'ignorais, négligeais, voire méprisais des dimensions, pourtant hautement valables de la réalité. J'ai relu le chapitre 3 de l'évangile de Jean et entendu que la perspective d'une renaissance « d'en haut » est vertigineuse pour un adulte déjà bien engagé dans l'existence, mais aussi qu'elle donne accès à une vision du royaume de Dieu. Moi qui m'étais résignée à vivre dans le vestibule de ma maison, j'ai découvert qu'il comportait des portes vers d'autres espaces, jusque-là invisibles à mon savoir. C'est de l'ordre de la vision : la joie d'éprouver que l'énergie de vie n'attend que l'amour pour circuler en soi m'a révélé que le corps, cette terre étrangère pour moi, est une dimension de l'Évangile où descendre pour explorer, avec des perspectives aussi prometteuses que les périphéries les plus lointaines ! Après tout, le sanctuaire, que le Christ a relevé, n'était-ce pas son corps empli d'amour, jusque dans la mort ?

Aussi avons-nous tort de réduire ces recherches, comme je l'ai longtemps fait, à une pauvre aspiration égocentrique. Aimer l'autre comme soi-même a d'autant plus de sens que, Bernanos le savait, « Il est plus facile que l'on croit de se

haïr ». C'est seulement en voyant l'immense orgueil qu'il y a à se trouver « nul » qu'il est possible, enfin, d'éprouver que « la grâce est de s'oublier, (et que) la grâce des grâces serait de s'aimer humblement soi-même... »⁴.

Je vois un lien entre ce chemin et la manière dont nous prenons au sérieux l'incarnation à la Com-

munauté Mission de France : le salut n'est pas à chercher dans une fuite vers le haut, il a une dimension physique qui éclaire d'un jour nouveau l'écologie intégrale voulue par le pape. Le sens de l'amour de soi, c'est un dépassement de soi où rien n'est oublié, ni la nature, ni la justice, ni les pauvres.

4. Georges Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, finale

« Dans le silence, il est possible de discerner, à la lumière de l'Esprit, les chemins de sainteté que le Seigneur nous propose. Autrement, toutes nos décisions ne pourront être que des "décorations" qui, au lieu d'exalter l'Évangile dans nos vies, le recouvriront ou l'étoufferont. Pour tout disciple, il est indispensable d'être avec le Maître, de l'écouter, d'apprendre de lui, d'apprendre toujours. Si nous n'écoutons pas, toutes nos paroles ne seront que du bruit qui ne sert à rien. » (GE 150)

Gaudete et exultate, Exhortation apostolique sur l'appel à la sainteté dans le monde actuel, 19 mars 2018.



UNE SEULE VIGNE, PLUSIEURS SARMENTS

Par Jean Dietz

Jean Dietz est pasteur de l'Église protestante unie de France, communion luthérienne et réformée, au Creusot. Après une formation d'ingénieur, un doctorat en physique des matériaux et plusieurs emplois industriels, il a fait des études de théologie protestante. Il est aussi passionné de montagne et de littérature.

■ ŒCUMÉNISME : DU CONFLIT DES INTERPRÉTATIONS À LA COMMUNION DES ÉMOTIONS

Le pape François s'est rendu en Suède le 31 octobre 2016, à la rencontre de la Fédération luthérienne mondiale (FLM), pour un événement œcuménique : l'ouverture de l'année de commémoration du 500^e anniversaire de la Réforme. Une prière s'est tenue dans la cathédrale de Lund, suivie d'une rencontre publique dans l'Arena de Malmö. Le pape, accompagné par le cardinal Kurt Koch, Président du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens, était entouré par Mgr Munib Yunan, Président de la FLM, et par le pasteur Martin Junge, Secrétaire général de la FLM. L'événement est bien documenté, presque intégralement filmé ; prières,

homélie et déclaration commune, ainsi que les textes de référence sont tout à fait accessibles (voir, entre autres, <http://www.lund2016.net>). Cette rencontre a été en plus l'occasion de saluer 50 années de travail commun entre théologiens catholiques et luthériens, années marquées entre autres par la signature, le 31 octobre 1999, de *la Déclaration commune sur la justification par la foi* (DCJF) et par la signature, en 2013, du texte intitulé *Du conflit à la communion* (DCC), document préparant le 500^e anniversaire. Nous proposons un inventaire critique de l'événement du 31 octobre 2016. Le signataire de ce texte est pasteur de l'Église protestante unie de France - communion luthérienne-réformée, Église membre de la FLM. Nous allons tout d'abord nous intéresser à la déclaration commune, puis à ce que les deux homélie données dans la cathédrale de Lund font saillir d'une manière spécifique.

LA DÉCLARATION COMMUNE DU CONFLIT À LA COMMUNION

La déclaration commune s'ouvre sur la reconnaissance et sur l'affirmation que ce sont

bien 50 années de dialogue luthéro-catholique et de service commun des pauvres qui ont permis de n'être plus « étrangers les uns pour les autres » et d'apprendre « que ce qui nous unit est plus grand que ce qui nous divise ». C'est bien « du conflit à la communion » que luthériens et catholiques ont cheminé et ont encore à cheminer.

Historiquement, la Réforme a été pour luthériens et catholiques source de « dons spirituels et théologiques », mais l'unité visible de l'Église a été blessée. C'est bien une sorte d'acte bilatéral de contrition et de conversion qui est posé là, avec expression de regrets de part et d'autre et l'affirmation de vouloir désormais mettre de côté tout conflit ; l'œuvre libératrice de la grâce rend ce cheminement possible.

Pour autant, bien du chemin reste à parcourir et les deux parties s'engagent à « continuer à progresser dans la communion enracinée dans le baptême » et à tâcher de lever les obstacles qui empêchent d'atteindre la pleine unité. Unique exemple retenu sur ce point : la souffrance des couples luthériens-catholiques qui ne peuvent communier à la même table ; et c'est sur la poursuite du dialogue théologique que l'on compte pour que cette souffrance soit un jour soulagée.

Ceci étant dit, l'urgence n'est pas le dialogue théologique sur l'eucharistie mais le témoignage d'un service commun : extrémisme, violence et accueil des réfugiés d'une part, sauvegarde de la planète d'autre part.

Reconnaissance, poursuite des dialogues, service commun, ce sont les trois axes sur lequel insiste la déclaration commune.

■ LES DEUX HOMÉLIES DANS LA CATHÉDRALE DE LUND

L'homélie du pape François et celle du pasteur Martin Junge ne peuvent évidemment pas contredire la déclaration commune. Mais pour autant, chacun y étant libéré des contraintes d'une déclaration bilatérale, elles méritent notre attention.

Concernant l'homélie catholique, notre œil protestant repère que le mot Église sans adjectif désigne l'unique corps de Christ ; employé avec un adjectif, c'est exclusivement l'adjectif « catholique » ; pour tous les autres groupes, il s'agit

de « différentes communautés ecclésiales ». Ce qui nous fait repenser à l'année 2000 et à la douche froide que fut la déclaration *Dominus Iesus*, un an après la DCJF. Nous repérons aussi que, même si la doctrine de la justification « exprime l'essence de l'existence humaine face à Dieu », il y est fait référence uniquement sous le nom de Martin Luther – sans aucune mention de la DCJF... Ainsi lorsque le Saint-Père fait mémoire de 50 années de dialogue, c'est bien davantage aux cinq dernières années qu'il s'intéresse, qui ont vu émerger et être mise en avant l'idée selon laquelle, si aucune correction de ce qui s'est passé n'est possible, il est possible de « raconter cette histoire d'une manière différente » (DCC n° 16). Nous y reviendrons dans un paragraphe ultérieur.

Concernant l'homélie luthérienne, elle réserve son unique usage du mot Église à la désignation générale du Corps de Christ. Son évocation du passé est celle d'un *continuum*, sans précision calendaire, marqué par des moments prophétiques où, toute commémoration ou prière commune étant impossible « au sommet », il y a eu pourtant « à la base » – c'est nous qui précisons – « des femmes et des hommes qui se sont réunis afin de

prier pour l'unité ou de créer des communautés œcuméniques ». Cette imprécision historique nous suggère que, dans l'homélie luthérienne, une thèse est discrètement mise en avant, celle que l'action volontaire d'une partie du peuple chrétien devance celle des appareils ecclésiastiques – cette même thèse transparaît également dans l'homélie catholique. On peut aller même jusqu'à dire que l'homélie catholique sur ce point ose presque affirmer que le peuple de Dieu est plus audacieux, voire plus inspiré, que certains de ses cadres : « Notre division a été historiquement perpétuée plus par des hommes de pouvoir de ce monde que par la volonté du peuple fidèle (...). »

■ UNE SEULE VIGNE, PLUSIEURS SARMENTS

Une seule vigne, plusieurs sarments, c'est l'évangile (*Jean 15*) auquel il est fait constamment référence dans la déclaration commune et dans les deux homélies. Chaque sarment a renoncé à être seul relié à la vraie vigne qu'est le Christ, l'autre en étant évidemment séparé. La reconnaissance que l'autre sarment n'est pas moins relié que moi à la vraie vigne permet ces rapprochements et

cette communion est au moins baptismale, faute d'être eucharistique. Cependant, « Demandons au Seigneur que sa Parole nous maintienne unis, car elle est source d'aliments et de vie : sans son inspiration, nous ne pouvons rien faire », dit le pape François ; « Avançons ensemble, en répondant fidèlement à l'appel de Dieu et, ce faisant, en répondant aux appels à l'aide et en satisfaisant la soif et la faim d'une humanité blessée et brisée. », dit le pasteur Junge. En prenant au mot ces exhortations, l'horizon du dialogue doit n'être pas trop éloigné d'une pleine communion.

L'ambition actuelle du mouvement œcuménique est de pouvoir avancer tout en restant fidèle non seulement à sa propre théologie, à sa propre doctrine des ministères, mais aussi à sa propre manière de célébrer, ce qui suppose que chacun, dans son bien propre, ne soit pas « trop » certain du bienfondé des affirmations qui le portent et soit capable de reconnaître en l'autre et en sa manière propre une autre expression de la plénitude de la foi.

LE PRIX À PAYER

Il y a pour toute avancée significative un prix à payer. Quel est celui qui a rendu possible l'événement du 31 octobre 2016 ? Nous avons promis plus haut un retour sur l'histoire et sur la manière de la raconter. Exemple recueilli dans l'homélie du Saint-Père et tout à fait caractéristique du texte préparatoire DCC qui, parlant du XVI^e siècle et des siècles suivants, affirme qu'« il y avait une volonté sincère des deux côtés de professer et de défendre la vraie foi (...) ». D'une manière assez péremptoire et au prix d'une simplification extrême, DCC place luthériens et catholiques – nous n'écrivons même pas ici le mot Église – dans une perspective théologique et historique si extraordinairement symétrique que la division, au moment de la Réforme, n'aurait pas pu résulter d'un conflit d'interprétations irréductibles l'une à l'autre mais seulement de malentendus fâcheux, notamment entre Luther et Cajetan (DCC n° 48). Ainsi, le 22^e paragraphe de DCC se réclame-t-il sans discussion aucune de l'autorité d'une « sobre analyse historique » pour affirmer « que la division de l'Église n'était pas causée par les affirmations de la Réforme, comme la doctrine de la justification, mais plutôt - voire exclusivement,

c'est nous qui l'ajoutons - par les critiques de Luther portant sur la conduite de l'Église de son temps, critiques inspirées par ces points fondamentaux. » DCC devient ainsi un texte de conversion « à sens unique », la faute et la tâche de recouvrement de l'unité incombant presque exclusivement à Luther et aux luthériens.

DCC affirme dans son chapitre conclusif que « catholiques et luthériens devraient toujours se placer dans la perspective de l'unité et non du point de vue de la division, afin de renforcer ce qui est commun, même si les différences sont plus faciles à voir et à ressentir ». Ceci revient à inscrire le conflit et la communion dans un antagonisme irréductible ; et nous nous demandons pour quelles raisons cela est mis en avant. En 1999, le consensus différencié qui était le moteur de DCJF laissait la place au conflit à l'intérieur même de la communion. Et les plus optimistes pensaient qu'une pleine communion pourrait un jour être proclamée sur la base de ce consensus. Il semble à l'auteur de ces lignes qu'entre 1999 et 2016, dans le dialogue entre luthériens et catholiques mais pas seulement là, quelque chose a été perdu et qu'une autre chose a émergé.

« Laissons-nous émouvoir par le regard de Dieu ; la seule chose qu'il souhaite, c'est que nous demeurions comme des sarments vivants unis à son Fils. » (DCC n° 12). Certes, il y eut de l'émotion et de la ferveur à Lund et à Malmö. Mais si l'émotion devient l'unique alliée de la communion,

la ferveur sa marque, et la réflexion théologique son ennemie, cela veut dire que les catholiques et les luthériens sont entrés ensemble dans un âge qui n'est plus celui de la pensée. Il n'est pas certain qu'il faille s'en réjouir.



LA JOIE DE L'AMOUR : L'ATTENTION AUX PERSONNES AVANT LA DISCIPLINE

Par Guy Point

Guy est animateur du Réseau séparés, divorcés, remariés de la Mission de France. Avec sa femme Christine, il est membre de l'équipe de mission de Vendée.

Le pape François a adressé son exhortation apostolique *Amoris lætitia - La joie de l'amour (AL)* après tout un processus de concertation et de dialogue qu'il a voulu en convoquant deux sessions synodales sur la famille, entrecoupées de consultations de l'ensemble des chrétiens. À l'issue de la première session, il s'est rendu compte que les participants n'avaient pas tout saisi de la nature d'un synode : une « marche ensemble » exigeant de s'écouter et d'essayer de se comprendre. Pressentant l'impasse, le pape a donné une méthode de travail par groupes linguistiques, croisant ainsi les multiples différences culturelles importantes pour aborder les situations familiales et les décisions finales. Deux membres de notre groupe, Nathalie et Christian Mignonat, ont été invités par le pape comme auditeurs aux deux

sessions. Ils ont relaté au quotidien leur expérience et leur ressenti. Ainsi, ils ont été pour nous des atouts et des aiguillons pour nous sensibiliser à ce qui s'y passait.

Le réseau SeDiRe (séparés, divorcés, divorcés-remariés) de la Mission de France s'est mêlé au questionnement suscité par l'initiative du pape, puisqu'enfin le débat sur la vie des personnes divorcées et des familles était ouvert. Les situations familiales compliquées, voire dites « irrégulières », ne sont plus un sujet tabou. Cela nous oblige à passer d'une posture de « francs-tireurs » à une attitude participative et constructive. Dans le concert des questions abordées, notre contribution a eu pour source la diversité de notre propre vécu, le témoignage des nombreux couples et familles avec lesquels nous sommes en compagnonnage, auxquels il faut ajouter la réflexion pastorale et théologique menée avec d'autres. La tonalité de la production que nous avons adressée aux évêques indiquait la volonté d'apporter nos réponses, nos jugements et analyses élaborés lors de nos réflexions. On peut y déceler la certitude de nos convictions et le caractère un peu péremptoire de nos propositions.

La posture plutôt humble du pape François pour

donner sens au débat sur les familles nous a conduits à deux décisions :

- Initier une session de deux jours à Orsay, fin 2014, pour les accompagnants de personnes en rupture de couple. Son thème « Après une séparation, un divorce, quels appels, quelles vocations ? » vise à chercher ensemble ce qui se joue de neuf dans les différentes réalités de leur vie et comment cela ouvre de nouveaux appels. En cela, nous accédons à la pédagogie divine mentionnée par le pape où rien n'est joué d'avance et où le chemin de croissance est à découvrir pour chacun.

- Lancer un séminaire théologique en juin 2015. Le synode a montré les écarts et les divisions entre les pères synodaux. Cela nous a conduits à une démarche d'honnêteté intellectuelle. Nous avons mis en question nos analyses et nos propositions pour les confronter à une recherche avec des angles différents et originaux, convaincus de la nécessité d'ouvrir notre travail à l'apport des théologiens.

LA JOIE DE L'AMOUR : UN NOUVEL ESPRIT

La publication de *La joie de l'amour* en avril 2016 était attendue par beaucoup, notamment les

médias, comme un événement changeant la donne dans la discipline de l'Église. Le « buzz » espéré n'a pas eu lieu, mais pour le réseau SeDiRe, ce document et l'esprit que le pape y développe sont d'une nouveauté et d'une profondeur qui nous ont fait bouger.

Une triple conversion s'adresse à nous comme à tous :

1. La conversion du regard en adoptant l'attitude du Christ qui « a regardé avec amour et tendresse les femmes et les hommes qu'il a rencontrés, en accompagnant leurs pas avec vérité, patience et miséricorde, tout en annonçant les exigences du Royaume » (AL 60).
2. Une nouvelle compréhension de la doctrine de l'Église précisant la vocation du mariage comme chemin de croissance. « En croyant que tout est blanc ou noir, nous fermons parfois le chemin de la grâce et de la croissance et nous décourageons des chemins de sanctification qui rendent gloire à Dieu. Rappelons-nous qu'un petit pas, au milieu de grandes limites humaines, peut être plus apprécié de Dieu que la vie extérieurement correcte de celui qui passe ses jours sans avoir à affronter d'importantes difficultés. » (AL 305)

3. Une conversion pastorale et missionnaire traduite par les trois maîtres-mots du pape : accompagner, discerner, intégrer la fragilité : « La miséricorde n'est pas seulement l'agir du Père, mais elle devient le critère pour comprendre qui sont ses véritables enfants... La miséricorde est le pilier qui soutient la vie de l'Église... Nous nous comportons fréquemment comme des contrôleurs de la grâce et non comme des facilitateurs. Mais l'Église n'est pas une douane, elle est la maison paternelle où il y a de la place pour chacun avec sa vie difficile. » (AL 310)

Le discernement auquel nous convie le pape nous a confortés dans la recherche d'une attitude de prière et de mise en relation avec Dieu, de disponibilité fondamentale qui se traduit à chacune de nos rencontres par la priorité donnée au partage de sa Parole qui nous ouvre à la prière avant tout travail en commun.

Le réseau SeDiRe a pointé une autre exigence qui se révèle à la lecture de l'exhortation de François : une demande d'indifférence, c'est-à-dire s'écarter des préférences personnelles, d'une posture de revendication, de défense d'une cause pour s'ajuster au dessein de Dieu. Cette attitude que

nous essayons d'adopter nous a amenés à mieux comprendre la mission que nous pouvons vivre au service des plus fragiles et de l'intégrer dans une disponibilité auprès des diocèses comme la Mission de France y est elle-même appelée.

Comme nous y invite le pape précédemment, nous apprenons du Christ la patience, lorsqu'il va à la rencontre de ceux qu'il côtoie dans le quotidien. Nous constatons que les chemins d'accompagnement sont divers dans l'Église dont certains ne nous paraissent pas praticables !

C'est pourquoi nous avons élargi nos recherches à d'autres partenaires (l'association Chrétiens divorcés, Chemins d'Espérance et les équipes Reliance). Avec eux, nous mesurons la distance qui nous sépare des autres parcours et, en même temps, nous acceptons de faire cohabiter les différentes sensibilités dans les initiatives que nous proposons.

LA JOIE DE L'AMOUR : OUVRIR L'AVENIR

La réception de l'exhortation du pape François en avril 2016 nous a remplis de joie et d'espérance et nous a conduits à vouloir la partager au plus large.

C'est dans cet esprit d'ouverture et de tolérance que nous avons initié une session à Orsay fin 2016, pour mieux la comprendre et se l'approprier, ayant pour thème : « Après une séparation, un divorce, un nouvel engagement, comment accompagner sur un chemin de discernement, comment accompagner une demande sacramentelle ? » Nous avons cherché ce que le pape nous encourage à inventer à la lumière de l'Évangile dans le respect des cheminements de ceux qui nous sont confiés.

Nous avons mêlé trois dimensions dans le déroulement de cette rencontre : écoute de la Parole de Dieu, réception de témoignages et apport théologique. Elles font écho aux trois piliers sur lesquels le pape appuie son exhortation et qu'il conjugue ensemble pour que tienne l'édifice :

- La Bible montre des familles où tout ne se passe pas de façon idéale, vivant un chemin de douleur et de sang, comme le Christ lui-même y a été amené. Le pape invite à la lecture de la Parole de Dieu comme une compagne de voyage sur ce chemin.

- Il aborde la diversité des situations et prône la nécessité de rejoindre la réalité concrète des familles. Et s'il y a des situations imparfaites, elles sont à regarder comme des lieux où on doit découvrir des semences du Verbe.

- Enfin, il enracine l'enseignement de l'Église dans la contemplation du Christ qui évite une doctrine froide mais au contraire la nourrit de « l' amour immérité, inconditionnel et gratuit » du Père pour chacun de nous.

Les conclusions que nous avons tirées de cette rencontre rassemblant 90 personnes sont les suivantes :

Amoris lætitia nous apparaît comme guide incontournable pour apprendre à accompagner, discerner et intégrer la fragilité. Il nous revient d'en promouvoir dans nos lieux de vie la lecture, la réception et la bonne compréhension. Pour y parvenir, nous devons nous rappeler les trois piliers qui sous-tendent l'exhortation du pape François : la Parole, la réalité de vie, l'enseignement de l'Église. Nous avons insisté sur la priorité à donner au caractère spirituel de l'accompagnement dont nous avons compris qu'il est riche dans ses trois dimensions possibles : individuel, en couple ou en groupe.

Dans la rencontre de ces personnes, nous nous défendons d'établir de nouvelles catégories ou classifications. Nous nous appuyons sur la parole de Jésus : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? »

LA JOIE DE L'AMOUR : INCARNER LA MISÉRICORDE

Il nous reste à bien saisir l'appel du pape à toujours mieux accompagner, discerner, intégrer. Ces trois verbes sont essentiels pour bien comprendre le chemin que l'Église doit emprunter avec ceux qui sont en situation de fragilité. On sent le cœur du Bon Pasteur qui ne veut perdre aucune de ses brebis.

Accompagner : le réseau SeDiRe se sent conforté par l'état d'esprit de François qui redit avec force l'impératif de rejoindre ceux qui sont blessés dans leur vie de couple et dont la souffrance est souvent enfermée. Il y a là un enjeu pour la vie de l'Église et sa mission de s'ouvrir au monde et non d'exclure.

Discerner : avec les acteurs de la vie pastorale, nous comprenons la nécessité d'arriver à un discernement ajusté (celui des personnes concernées et celui de leurs accompagnateurs). La difficulté réside dans la façon d'associer le discernement personnel et pastoral. L'enjeu est de concerner les communautés afin qu'elles bénéficient de la richesse des itinéraires et apportent à ces personnes le soutien

qu'elles attendent.

Intégrer : la séparation ou le divorce créent des cataclysmes chez ceux qui vivent cette réalité. Le réflexe de s'enfermer rajoute aux exclusions qui ne manquent pas de s'exprimer, même venant de l'Église. Intégrer laisse à penser qu'il y a eu au préalable mise à l'écart ou exclusion. Nous ne souhaitons pas limiter le sens de ce verbe au caractère de réparation d'un état de fait, mais y consacrer toute la force de vie que nous pointons dans les itinéraires des personnes accompagnées. Ils sont une richesse pour ceux qui les partagent et l'Église ne peut s'accommoder de les regarder de l'extérieur. La logique de l'intégration est la clé de l'accompagnement pastoral. Nous prenons le pari avec le pape de mêler à la vie des croyants ces parcours souvent difficiles qui sont signes du mystère pascal qui nous concerne tous. Pour concrétiser cet engagement, deux initiatives ont été prises :

- La collaboration étroite au livre de Guy de Lachaux *Nouvelle union après un divorce, à la lumière du pape François*. Cet ouvrage, bel outil pour les personnes concernées et leurs accompagnants,

tente d'emprunter le regard du Christ que nous sommes invités à rejoindre. On y découvre une Église active et soucieuse de trouver des modes d'expression de la foi conscients de la culture de ce siècle et d'explorer des façons nouvelles de célébrer.

- Une nouvelle session à Orsay en novembre 2018. Son thème « Pour intégrer les personnes divorcées et divorcées-remariées, quelles conversions ? » a comme objectif d'inventer des chemins nouveaux pour vivre la communion dans le respect de nos différences et de nos blessures et dans cet esprit, d'accompagner nos communautés afin qu'elles soient appelantes.

Le réseau SeDiRe prend conscience de la mutation de notre société dans laquelle les familles sont les premières bousculées. Dans ce contexte, la « miséricorde » qui sous-tend le souci pastoral du pape François n'était pas présente dans notre vocabulaire, parce que trop souvent identifiée à la compassion. Elle prend sens aujourd'hui avec l'éclairage dont il nous gratifie : « Je crois sincèrement que Jésus Christ veut une Église attentive au bien que l'Esprit répand au milieu de

la fragilité, une mère... qui ne renonce pas au bien possible, même si elle court le risque de se salir avec la boue de la route. »

*

Le pape nous invite à avoir ce regard privilégié auprès des plus fragiles : « Je veux souligner que l'attention accordée, tant aux migrants qu'aux personnes diversement aptes, est un signe de l'Esprit. Car, les deux situations sont paradigmatiques : elles mettent spécialement en évidence la manière

dont on vit aujourd'hui la logique de l'accueil miséricordieux et de l'intégration des personnes fragiles. »

C'est pourquoi, nous continuons à porter une attention prioritaire à la vie des personnes et des familles touchées par la séparation et le divorce avant de nous pencher sur les questions de discipline.

« Il s’agit d’intégrer tout le monde, on doit aider chacun à trouver sa propre manière de faire partie de la communauté ecclésiale pour qu’il se sente objet d’une miséricorde “ imméritée, inconditionnelle et gratuite ”. Personne ne peut être condamné pour toujours, parce que ce n’est pas la logique de l’Évangile ! » (AL 297)

***Amoris lætitia*, Exhortation apostolique post-synodale sur l’amour dans la famille, 19 mars 2016.**



LES JEUNES À LA RENCONTRE DU PAPE FRANÇOIS

Par Les jeunes

■ **HÉLÈNE JACQUOT,**
21 ANS, MILITANTE AU MRJC

• **Que penses-tu du pape François ? De ce qu'il est, du personnage ?**

J'ai 21 ans, je n'ai donc pas connu beaucoup de papes, mais je peux sans aucun doute dire que le pape François est le premier pape qui me fait me sentir fière d'appartenir à l'Église.

• **Que retiens-tu et que penses-tu de ce qu'il dit ? De ce qu'il fait ?**

Instinctivement, je pense à son encyclique *Laudato Si'*, dans laquelle il explique que tout est lié : la spiritualité, le partage et l'écologie. Autrement dit : la paix avec soi-même, la paix avec les autres et la paix avec le monde. Cette manière de voir

les choses me parle beaucoup, puisque c'est ainsi que je vis ma foi ainsi que mon engagement associatif, politique et quotidien. Je n'ai jamais compris comment on pouvait être chrétien tout en acceptant les inégalités économiques grandissantes, le sort réservé aux réfugiés, le gaspillage sous toutes ses formes, les multiples dommages infligés à notre environnement et plein d'autres injustices encore. Ma foi « intérieure » et mes engagements « extérieurs » n'ont pas de sens l'un sans l'autre. Le pape François a mis des mots sur tout ça et il en a fait un message universel... une nouvelle Bonne Nouvelle !

• **Est-ce qu'il sait s'adresser aux jeunes ?**

Je ne sais pas s'il sait s'adresser aux jeunes ou non. Ce que je vois, c'est qu'il a un discours en phase

avec les grandes questions qui se posent à tous aujourd'hui : l'accueil des migrants, le changement climatique, l'omniprésence de l'argent dans nos vies... En cela, je dirais qu'il est en phase avec son temps... et donc avec ma génération. Il n'est pas figé plusieurs décennies, voire plusieurs siècles en arrière, comme se l'entend souvent reprocher l'Église. Il va même plus loin encore puisqu'il est l'un de ceux qui tirent la sonnette d'alarme et invitent les autres à se questionner. Toutefois, je le trouve encore trop frileux sur certains sujets de société comme l'égalité des genres, la contraception, l'avortement, la sexualité, etc. Mais j'ai bon espoir qu'il ne soit que la première pierre d'une nouvelle Église : une Église jeune, engagée et ouverte !

**GAËL GAULTIER DE LA JOC,
SECRÉTAIRE NATIONAL AUX JEUNES PRIVÉ.E.S
D'EMPLOI ET COORDINATEUR DES RELATIONS
EXTÉRIEURES**

Je ne suis pas un expert de la vie de notre pape François mais aujourd'hui je suis marqué par cet homme aussi bien par ses paroles que par ses actes. Dans ma vie de chrétien, qui n'est pas bien longue, il est sûrement le pape qui me parle le plus. Je suis

membre de l'équipe nationale de la JOC depuis quelques années et il est vrai qu'à maintes reprises, je me suis surpris à reprendre ses mots pour parler de ma foi, ma foi en l'humain, ma foi en Dieu, ma foi dans ce Royaume à construire tous les jours par nos actes du quotidien. Il m'appelle, il nous appelle à sortir, à agir, à être disciples et apôtres. C'est un appel à la rencontre, à l'incarnation de ce que signifie le mot catholique : universel.

Je crois que la JOC aussi m'amène à entendre ce que le pape peut dire et à y faire écho par mes actes. La place du Dieu-Argent dans la société, la culture du déchet, l'idéologie méritocratique ambiante, l'enfermement de nos Eglises à l'intérieur de leurs murs... ce sont autant de sujets sur lesquels le pape nous questionne et questionne la société.

Je voulais, au début, vous citer quelques paroles du pape qui me touchent tout particulièrement. J'ai très vite abandonné l'idée. Il y en avait trop : « Le meilleur jeûne » pour le Carême 2017, sa rencontre avec le monde du travail de mai 2017, son discours à Rome en septembre 2013, *Laudato si'*, les lettres de soutien qu'il a adressées à la JOC nationale, *Amoris lætitia*, *Evangelii gaudium*...

Je crois en effet que le pape sait s'adresser aux jeunes. Les supports qu'il utilise sont nombreux

(en avril 2017, il participait à une conférence TED filmée depuis son bureau du Vatican). Il sait se faire comprendre et s'exprime par la vie. Lorsqu'il parle de la vie, de sa foi, ce n'est pas par des concepts théologiques désincarnés. Il part des galères de la vie, de ces petites choses qui font le quotidien. Il cite des personnes. Il nomme. Il donne de la valeur à chacun et chacune.

Finalement, je crois que je citerai juste cette phrase du pape en conclusion : « Aidons-nous les uns les autres, tous ensemble, souvenons-nous que " l'autre " n'est pas une statistique ou un chiffre. Nous avons tous besoin des autres. » (Conférence TED, avril 2017)

BAPTISTE GALERNE,
EN LIEN AVEC LE PÔLE JEUNES DE LA MISSION
DE FRANCE

C'est un très « bon gars », ça fait du bien d'avoir un chrétien qui se préoccupe vraiment des plus faibles, des exclus (y compris des exclus de l'Église), de l'environnement, d'une Église qui soit pauvre, plus en cohérence avec l'Évangile. Je suis impressionné par son humilité et en même temps sa forte volonté, son courage ! Il est attentif aux questions de notre

époque et y apporte des réponses ou des actes qui me semblent justes au regard de l'Évangile !

Je retiens qu'il n'hésite pas à interpeller et à s'adresser à tous, même aux non-chrétiens. C'est donc qu'être chrétien, c'est aussi interpeller et dénoncer haut et fort les injustices. C'est un exemple à suivre.

Je pense à son appel à la miséricorde et c'est surtout cela qui me touche dans ses actes et dans ses paroles. J'ai l'impression qu'il ne rejette jamais personne et qu'il reste plein de compassion pour tous les humains. Qu'il nous invite vraiment à aimer tout le monde, y compris nos ennemis. Au réseau St Laurent (groupes de personnes en précarité qui partagent autour de la bible), il a demandé de prier pour les plus riches et les responsables de la misère et des inégalités !

Je n'aime pas quand il dit aux jeunes de sortir de leur canapé et de se bouger. Évidemment parce que ça me remet en cause, que je devrais aussi me bouger beaucoup plus. Mais aussi parce que je crois que c'est une déclaration facile et moralisante mais que la vraie question à se poser c'est plutôt : pourquoi les jeunes ne s'engagent-ils pas plus pour leurs frères et sœurs ? Est-ce qu'il n'y a pas un manque de repères et de sens ? Est-ce que c'est vraiment

seulement une question de volonté si les jeunes restent dans leur canapé ? Je crois que le problème est peut-être plus grave que ça, que beaucoup de jeunes sont paumés, qu'ils ne voient pas quel sens a la vie et que, dans notre société, peu de choses peuvent les éclairer là-dessus. J'ai personnellement peine à croire que l'Église d'aujourd'hui donne vraiment des réponses audibles et vraies aux jeunes ! Je ne sais pas si le pape François a déjà parlé de ça mais je pense que c'est vraiment le chantier le plus urgent. Pour moi, la mission de l'Église c'est d'abord d'apporter de la lumière sur ces questions existentielles et essentielles, avant même toutes les autres questions de solidarité ou de maison commune. C'est clair que le monde d'aujourd'hui est surtout basé sur des mentalités individualistes et que tout contribue et nous éduque à cet individualisme. Il n'est pas suffisant de dire « Bougez-vous pour les autres ». Si les religions ne répondent plus aux questions de sens et ne montrent pas pourquoi vivre vaut vraiment le coup, qui le fera !?

Je ne me rends pas compte que le pape s'adresse particulièrement aux jeunes... J'ai entendu parler d'un synode des jeunes, ce qui est évidemment une volonté indéniable d'ouvrir l'Église vers les jeunes !

GAËTAN MONOT,
RESPONSABLE NATIONAL 14-17 ANS AUX
SCOUTS ET GUIDES DE FRANCE

J'ai vu le pape une fois, à Rome, lors de son allocution hebdomadaire du mercredi. J'étais de passage pour le boulot et j'ai pu accompagner un collègue qui souhaitait s'y rendre. Qu'est-ce que j'en retiens ? François aime les bains de foule, indéniablement. Il attire l'attention, accueille les cadeaux des uns et des autres. Il a passé près de deux heures à serrer les mains de ceux qui venaient le voir, souriant devant les "selfies" et touchant un mot à chacun.

Le culte de la personnalité et cette admiration pour François me dérangent souvent. Mais on peut lui accorder cette disposition aux autres, cette accessibilité. Il me semble qu'il essaie de se mettre au même niveau que chacun, sans se sentir supérieur. En ça, il donne l'exemple à une certaine partie de l'Église qui pourrait penser que son ministère l'engage à être autorité plutôt qu'accompagnement. Dans la presse catholique, il est souvent qualifié de réformateur. Peut-être. Difficile de sentir concrètement son action au Vatican sur les paroisses, là où au contraire un

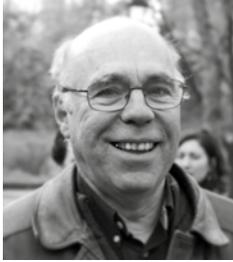
vent de traditionalisme me semble parfois souffler sur les clochers. Un pape réformateur contre une Église trop classique, c'est un combat qui me paraît aujourd'hui parfois un peu déséquilibré et pas en faveur du pape...

J'ai cependant été très touché par l'encyclique *Laudato Si'*. Enfin l'Église affirme sa position sur l'écologie. Enfin elle lie les choses entre elles pour nous démontrer que tout est lié. Enfin elle s'adresse facilement à tous dans ses écrits. Cette encyclique est sûrement celle dont on a le plus entendu parler et celle qui m'inspire dans mon travail. C'est ici

un fort enjeu d'éducation que François veut nous livrer : faire en sorte que chacun se sente concerné par ce qui l'entoure et comprenne que chaque geste a des répercussions sur les vies des autres.

Cette encyclique est sans doute une des actions du pape qui a eu le plus de répercussions sur « le terrain ». Là où il est réformateur, je souhaiterais qu'il aille plus loin, vers une Église plus paritaire, plus démocratique et moins pyramidale. Il me semble, à travers ce que je vois de lui dans la presse, qu'il pourrait partager ces directions. Mais pourrait-il le faire sans rester éternellement au Vatican ?





NOUER LA GERBE

Par Arnaud Favart

Arnaud Favart a débuté sa vie professionnelle dans les Travaux publics. Il a conduit des engins de chantiers pendant une douzaine d'années. Aumônier de scouts, amateur de poésies et de randonnées en forêt, il a assumé la charge de paroisses à Limoges, Le Havre et en Creuse. Depuis six ans, il est vicaire général de la Mission de France.

Toute l'équipe fut réquisitionnée dès quatre heures du matin pour couler le voussoir de jonction. Nous devions être prêts lorsque la centrale à béton fournirait ses premières livraisons à cinq heures. La veille, j'avais effectué les dernières soudures sur les gaines, sans trop me préoccuper du vide sous mes pieds. Une centaine d'ouvriers travaillaient sur le futur viaduc autoroutier de Pierre-Buffière, qui domine la Briance, au sud de Limoges. Ce matin-là, nous allions couler la clef de voûte, le voussoir central de jonction, entre deux piles distantes d'une cinquantaine de mètres. De pile en pile, les arches s'élancent à 60 mètres au-dessus de la rivière. La technique est similaire à celle des voûtes d'une cathédrale. L'opération est décisive pour la structure du viaduc. Elle commande sa résistance, sa solidité, sa stabilité. Tout doit être ajusté, tout

doit être lié pour assurer la traversée d'une rive à l'autre.

Qu'elle soit personnelle ou collective, l'histoire connaît ces moments décisifs où se joue un avenir. C'est bien souvent de longues années plus tard que nous prenons conscience qu'il s'est passé quelque chose de déterminant pour la suite des événements. Un chemin s'est ouvert, un rêve s'est brisé, une lumière a jailli, un conflit s'est envenimé, une alliance s'est nouée. Quarante ans plus tard, j'éprouve toujours une certaine émotion à rouler sur ce viaduc. Construire un pont plutôt que des murs, ce ne fut pas là un simple cliché ou un vœu pieux. Participer à une telle construction comporta une indéniable dimension spirituelle, pleine de sens pour le ministère auquel je me préparais !

Saisir la clef d'interprétation d'une histoire est une entreprise complexe. De nombreux facteurs entrent en jeu : les acteurs et leur personnalité, les circonstances, l'économie, les relations, les rêves et les sentiments, le développement technologique, l'environnement et le climat, etc. Par l'enquête, la relecture et le discernement, il s'agit de relier les fils dont une histoire est tissée. Les uns, plus familiers du monde végétal, diront qu'il s'agit de nouer la gerbe. Les autres, plus sensibles à la notion de

maison commune, se rapporteront à une pierre de fondation. Ultérieurement, les générations suivantes pourront à leur tour contempler la trajectoire des événements et estimer, selon leurs codes et leur culture, la portée de ce qui est advenu.

TOUT EST LIÉ

Dans son encyclique *Laudato Si'*, le pape François répète à l'envi que « tout est lié ». Il désigne saint François d'Assise à la source de cette conviction : « *En lui, on voit jusqu'à quel point sont inséparables la préoccupation pour la nature, la justice envers les pauvres, l'engagement pour la société et la paix intérieure.* » Cette encyclique magistrale et prophétique est parcourue par la conscience aiguë d'une origine et d'une dignité communes à tous les vivants, d'une solidarité planétaire dans le temps et dans l'espace et d'un avenir possible s'il cultive la nécessité du bien commun. En se posant en dominateurs et non en coopérateurs, des hommes, des civilisations ont fait de la planète un grand marché exacerbant les convoitises, sans en mesurer les conséquences pour la nature, pour les sociétés, dédaignant le coût humain et spirituel.

Dans son histoire, la Mission de France a envoyé des prêtres se mêler au combat pour la justice, la paix (et le désarmement) et pour le bien commun. Sans les minimiser, les voix ont été plus discrètes dans le domaine de l'écologie et de la paix intérieure. Les nouvelles générations de laïcs appellent à un engagement plus déterminé en faveur de l'écologie intégrale. Dans les sessions, les couples animent des démarches de développement personnel, d'éveil corporel et de paix intérieure. Si « tout est lié », il sera intéressant de voir quel nouveau visage présentera la Communauté Mission de France.

Quand est-ce que tu es prêtre ? La question nous est souvent posée alors que notre existence donne à voir deux implications différentes, celle de l'activité professionnelle et celle du culte. Paraphrasant le pape François, on aimerait pouvoir dire que dans le type de ministère exercé par les prêtres de la Mission de France, sont inséparables le temporel et le spirituel, le sacré et le profane, l'autonomie du monde et la liberté de reconnaître Dieu comme Créateur aimant et aimable. Nouer la gerbe, c'est alors une manière métaphorique de rendre compte de l'unité profonde de nos existences et du ministère qui nous est confié. Souvenons-nous de la hardiesse avec laquelle l'apôtre Paul s'est adressé

à la première génération de chrétiens de Corinthe, englués dans leurs divisions et leurs préoccupations : « Paul, Apollos ou Céphas, le monde, la vie, la mort, le présent ou l'avenir, tout est à vous, mais vous êtes au Christ et Christ est à Dieu. »

TOUT EST À VOUS, VOUS ÊTES AU CHRIST

Tout est à nous ! Voilà une revendication bien moderne, mais redoutable de conséquences écologiques et spirituelles. Si Dieu nous prête autonomie personnelle et libertés collectives, que signifie être à Lui et être au Christ ? Quel est la portée de ce lien ?

Sur la croix où s'est brisé Jésus de Nazareth, tout semblait fini. La promesse du Christ de Dieu rompue. Et pourtant, Jean l'évangéliste écrit : « Tout est achevé ! » Au sens d'un accomplissement. Comme pour une moisson aboutie, la terre a donné son fruit et les évangiles ont noué la gerbe d'une existence donnée par une promesse et pour une promesse. Comme pour une vendange accomplie, le temps a fait son œuvre et les évangiles ont rassemblé les grains pour les presser en un récit de Bonne Nouvelle pour tous les âges. Sur la croix

où tous les liens se rompent, la foi chrétienne voit un aboutissement. Le bout est atteint au point qu'autre chose devient possible.

Il est des moments rares où l'esprit prend conscience d'une forme d'accomplissement et de récapitulation. Une forme éphémère, exaltante, puissante et fragile, où tristesses et angoisses, joies et espoirs, souvenirs et mémoire, amis et parentés font la gerbe d'une existence. Moments rares et lents à accoucher, parce qu'il faut que le temps de la décantation ait pris le pas sur l'agitation, que le regard ait pu dissiper le trouble et la confusion, et que les langues se soient déliées pour dire un sens, une architecture de la pensée et des émotions. Moments phares où le langage puise dans les ressources de l'art et de la poésie de quoi livrer le fruit de sa récolte existentielle. Aussi indispensable que soit l'action sociale et politique, « la complexité de la crise écologique rend nécessaire le recours aux diverses richesses culturelles des peuples, à l'art et à la poésie, à la vie intérieure et à la spiritualité » (LS 63). Ou encore : « Quand quelqu'un ne s'arrête pas pour observer ce qui est beau, se laisser imprégner de la poésie, il n'est pas étonnant que tout devienne pour lui objet d'usage et d'abus sans scrupule. » (LS 215)

Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et
sourds

Et les cieus azurés et les lacs et les plaines,
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours ;

Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme ;
Il plonge dans la nuit l'ancre où nous rayonnons ;
Et dit à la vallée, où s'imprima notre âme,
D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.

Que peu de temps suffit pour changer toutes
choses !

Nature au front serein, comme vous oubliez !
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

Tristesse d'Olympio, Victor Hugo.

Quels sont ces fils mystérieux brisés par le temps et
les circonstances où se rompt l'aspiration profonde
de nos existences ? interroge le poète.

S'il est vrai que Dieu nous prête un moment
l'espace de la planète pour y mettre nos cœurs,
nos rêves et nos amours, que deviendrons-nous
dans la nuit où il nous la retire ? La mort brise-t-

elle toute espérance de liens ultérieurs ? Assis en profonde méditation, coude sur le genou, poignet sous le menton, le penseur de Rodin concentre en son corps nu et musclé un immense pourquoi. Sa posture s'avère très différente d'un illustre sage méditant sur la destinée de toute vie, le Bouddha adoptant la position du lotus, pieds et mains reliés au centre du corps. Avec Hubert Reeves, on pourrait aussi se demander si une intention réunit la musique, le mouvement des étoiles et un dialogue amoureux.

Nous avons commencé notre propos par l'image d'un viaduc, celle d'une traversée entre deux rives. La mort est-elle un passage ou un abîme ? Si « tout est lié ! », investissons ces liens comme source d'une espérance.

Tout est lié parce que nous sommes constitués de la même étoffe, comme dans une opération de tissage, où se croisent les fils de chaîne et les fils de trame. Tout est lié parce qu'on a choisi de réunir des éléments différents pour un faire un bouquet harmonieux. Tout est lié parce qu'il y a maison commune et qu'elle repose sur une pierre d'angle ou une clef de voûte.

■ TISSER DES LIENS

Telle une *ekklesia*, le métier à tisser assemble une diversité de fils. Il n'est pas étonnant de retrouver chez Paul, le tisseur de tentes, la métaphore du tissage et du vêtement. Parcourant les villes antiques, il n'a cessé de tisser des liens entre les communautés : « Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme, car tous vous n'êtes qu'un en Christ. » (*Ga 3, 27-28*) Le tissage ne dissout pas les différences mais les assemble au fur et à mesure que se croisent des fils de chaîne et des fils de trame.

« Du vêtement pourquoi vous inquiéter ? Observez les lys des champs... Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Cherchez d'abord le Royaume et la justice de Dieu, et tout cela vous sera donné par surcroît. » (*Mt 6, 25-34*) Le discours sur la montagne tisse les couleurs d'une sobriété heureuse où seront acteurs les pauvres, les doux, les artisans de paix et de justice, les opprimés. À l'inverse « d'un style de vie consumériste qui ne pourra que provoquer violence et destruction réciproque, surtout quand seul un petit nombre

peut se le permettre » (*LS 204*).

Faisant allusion aux concentrations urbaines à la périphérie des métropoles, le pape François observe la force de l'amour du prochain : « Dans ces conditions, beaucoup de personnes sont capables de tisser des liens d'appartenance et de cohabitation qui transforment l'entassement en expérience communautaire salutaire et suscite la créativité. » (*LS 149*)

En tissant des relations dignes et fraternelles, l'humanité se découvre une et sa tunique est sans couture. *Laudato Si'* va même jusqu'à considérer que la création est une : « C'est notre humble conviction que le divin et l'humain se rencontrent même dans les plus petits détails du vêtement sans couture de la création de Dieu, jusque dans l'infime grain de poussière de notre planète. » (*LS 9*)

NOUER DES LIENS

« Il faut affirmer sans détour qu'il y a un lien inséparable entre notre foi et les pauvres. Ne les laissons jamais seuls. » (*EG 48*) Avec la joie de l'Évangile et le regard de miséricorde, on tient là un des nœuds essentiels développés par le pape

François. Pas de foi chrétienne qui tienne sans les pauvres, car ils sont la figure proche et concrète du Christ frappant à nos portes. Inséparable, dit-il ! Le mot est plus fort qu'un rapprochement ou une jonction. C'est un lien d'intériorité. On sent chez François, une vraie capacité à nous entraîner dans l'unité profonde et structurante de nos existences. « Il n'y a pas deux crises séparées, l'une environnementale et l'autre sociale, mais une seule et complexe crise socio-environnementale. Les possibilités de solutions requièrent une approche intégrale pour combattre la pauvreté, pour rendre la dignité aux exclus et simultanément pour préserver la nature. » (*LS 139*) D'ailleurs, l'environnement n'est pas ce qui se tient aux environs plus ou moins proches, qui seraient à la périphérie de nos cités, de nos conduites ou choix de vie. Nous faisons intrinsèquement partie de ce que nous nommons à tort environnement. Nous sommes liés.

« Quand la vie intérieure se ferme sur ses propres intérêts, il n'y a plus de place pour les autres, les pauvres n'entrent plus, on n'écoute plus la voie de Dieu, on ne jouit plus de la douce joie de son amour, l'enthousiasme de faire le bien ne palpite plus. » (*EG 2*)

■ DES LIENS FONDATEURS

« Le défi urgent de sauvegarder notre maison commune inclut la préoccupation d'unir toute la famille humaine dans la recherche d'un développement durable et intégral. » (LS §13)

Nous sommes entrés dans la sixième extinction de masse du vivant. Que sera un monde privé du butin des abeilles, du chant des oiseaux et de la respiration silencieuse de la forêt ? Les terres agricoles ne résistent pas aux appétits des entrepreneurs de la finance et des bâtisseurs de la croissance immodérée. L'économie s'est éloignée de sa racine grecque *d'oikos-nomos*, la gestion de la maison commune. Le profit s'est substitué au bénéfice. Le pape François appelle à un changement du paradigme techno-financier pour penser la planète comme la maison commune, le lieu de la coopération : « Quand nous le faisons en tenant compte de notre origine commune, de notre appartenance commune et de notre destin commun, alors nous pouvons développer de nouvelles convictions, attitudes et formes de vie. » (LS 202)

Y aurait-il un principe sur lequel tout repose ? Le bien commun, par exemple ? Le pape François ne l'instaure-t-il pas ainsi : « L'écologie humaine est inséparable de la notion de bien commun, un principe qui joue un rôle central et unificateur dans l'éthique sociale. » (LS 156)

Ce serait tentant de répondre oui, mais nous savons combien la réalité n'est pas binaire mais complexe. D'ailleurs, à la question similaire posée par le docteur de la loi sur le plus grand commandement, Jésus donne deux réponses (Cf. *Mt 22, 36 40*). Je voudrais ici souligner la complicité, ou la clef de voûte, entre la relation que nous entretenons avec le Christ et le principe éthique du soin envers son prochain. On la retrouve bien sûr dans la parabole du bon Samaritain au chapitre 10 de Luc.

*

« L'intimité de l'Église avec Jésus est une intimité itinérante. » (EG 23)

Nous sommes dans l'ordre de la source, plutôt que dans le principe. La relation avec Jésus-Christ est au fondement de toute vie chrétienne. Elle n'est pas imitation d'un maître de sagesse, elle est

conversation, elle est regard chemin faisant. Regard et conversation où Jésus et celui qui a faim, qui souffre, qui est prisonnier, ne sont jamais dissociés. Les clameurs du Crucifié et de Pâques sont liées aux clameurs de la terre et des pauvres.

« Une vraie approche écologique se transforme toujours en une approche sociale, qui doit intégrer la justice dans les discussions sur l'environnement, pour écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres. » (LS 49)





L'UNIVERSEL, VU D'ALGÉRIE

Par Jean Toussaint

Jean Toussaint est prêtre de la Mission de France. Il a vécu une quinzaine d'années à Alger où il a travaillé dans le milieu associatif et a animé la communauté paroissiale d'Hussein-Dey. Il vient de prendre sa retraite professionnelle et de déménager à Tlemcen, à l'ouest du pays.

« Je crois en l'Église, une, sainte, catholique et apostolique. »

Souvent nous redisons machinalement cet article du symbole des apôtres. Pourtant, chacun des quatre qualificatifs appliqués à l'Église mériterait un long développement ! Comment résonne en nous le troisième qualificatif : « catholique » ? Aujourd'hui ce terme évoque pour nous l'appartenance à une confession particulière et nous oublions souvent son sens initial : universel. Depuis quelque temps, l'Église qui est à Oran a fait une innovation liturgique : dans le credo, elle remplace les termes « Église catholique » par ceux d'« Église universelle ». Elle le fait pour tenir compte de l'assemblée souvent composée en majorité de non-catholiques et pour évoquer la

vocation particulière d'une Église minuscule située en terre musulmane. Catholique, universel, deux termes initialement synonymes, mais le passage de l'un à l'autre est-il sans conséquences ?

Dans son discours au collège des Bernardins, le président Emmanuel Macron, a mentionné « l'aspiration du catholicisme à l'universel »¹. La question est de savoir de quel « universel » et de quelle « aspiration » il s'agit pour nous aujourd'hui. Cette question est cruciale pour celui ou celle qui a été envoyé en mission. Car au fond, pourquoi cette mission sinon pour partir à la recherche d'un universel dans le monde entier ?

■ DEUX ENCLUMES

Pour répondre à cette question, je me sens coincé entre deux enclumes, la première est celle de l'histoire, la seconde est celle de la mondialisation.

- Celle de l'histoire

Si l'Église a des racines très anciennes en Algérie,

la modalité de son retour, dans la foulée de la conquête du pays par la France, n'est pas sans poser question. Débarquant à Alger le 15 mai 1867, Mgr Lavigerie explique son projet :

« Faire de la terre algérienne le berceau d'une nation grande, généreuse, mais chrétienne, d'une autre France en un mot ; répandre autour de nous les vraies lumières d'une civilisation, mais dont l'Évangile doit être la source et la foi ; les porter au-delà du désert jusqu'au centre de ces immenses continents encore plongés dans la barbarie ; relier, enfin, l'Afrique du Nord et l'Afrique centrale à la vie des peuples chrétiens, telle est dans les desseins de Dieu notre destinée providentielle. »

Nous ne tiendrions plus ces propos aujourd'hui, que l'histoire s'est chargée de démentir. Mais cet universel occidental sûr de lui n'a pas disparu. Il en reste quelque chose dans notre subconscient. Nous prônons l'ouverture à l'autre, la gratuité, la recherche d'un chemin de rencontre, certes, mais, toujours au fond de nous, demeure un sentiment comme indéradicable de supériorité.

1. Discours du Président de la République devant les Évêques de France, Collège des Bernardins, lundi 9 avril 2018.

- Celle de la mondialisation

J'ai visité dernièrement le centre commercial de Bab Ez Zouar dans la banlieue d'Alger : une foule nombreuse, des familles, des bandes de jeunes ; de grandes enseignes occidentales qui proposent des produits pour la plupart fabriqués en Asie. L'ami algérien qui m'accompagnait était fier de me montrer ce centre : « C'est comme en Europe », m'a-t-il dit. Ce centre répond indéniablement à une « aspiration » de la société algérienne, celle d'être « *comme* » les autres et de se livrer sans restriction aux délices de la consommation. Est-ce là l'universel auquel nous aspirons ? Est-ce celui dont nous sommes porteurs ? Ne s'agit-il pas plutôt d'un simulacre qui fait illusion ? Cette réalisation du marché mondial ne masque-t-elle pas la violence des relations internationales et ne va-t-elle de pair aujourd'hui avec la fermeture des frontières ? Sommes-nous réellement délivrés de cet universel factice ?

François Jullien pose cette question à propos des droits de l'homme :

« La revendication d'une universalité des droits

de l'homme viendrait-elle du fait que le mode de vie occidental, né du développement à la fois de la science et du capitalisme, a fini par s'imposer dans le reste du monde et qu'il est donc désormais nécessaire – ou fatal – d'adopter l'idéologie des rapports humains, à la fois sociaux et politiques, allant de pair avec ces transformations ? »

Il en déduit que « toute justification idéologique d'une universalité des droits de l'homme est sans issue ». Mais que, par contre, la vocation de l'universel est de « rouvrir une brèche dans toute totalité clôturante, satisfaite, et d'y relancer l'aspiration »².

UN DÉPOUILLEMENT À VIVRE

Dire ce que représente pour nous « l'aspiration à l'universel » passe donc par une phase nécessaire de renoncement à tous les universels factices et arrogants qui nous imprègnent consciemment ou non. Vivre à l'étranger dans la durée exige cet exercice permanent, jamais terminé, de libération

2. François Jullien, « Universels les droits de l'homme ? » in *Le Monde diplomatique*, février 2008, p. 24 25.

de la tentation de comparer, de projeter sur l'autre ce que nous voudrions qu'il soit. Accepter la différence, non comme un problème qu'il s'agirait de résorber, ni même comme une richesse à exploiter, mais comme un donné irrépressible à respecter, ce qui réduit à néant nos rêves d'une unité à notre portée. Vivre chez l'autre nous remet en face des règles séculaires de l'hospitalité : franchir la porte qui s'ouvre, manger ce que l'autre vous donne, mais respecter son intimité, sans prétendre y pénétrer.

■ DES BRÈCHES À ACCUEILLIR

C'est sur ce chemin aride de dépouillement que des « brèches » peuvent s'ouvrir comme des trouées dans la nuit. Il y a peu de temps, les étudiants subsahariens de Tlemcen ont été marqués par un événement tragique : deux jeunes étudiants zambiens se sont noyés lors d'une sortie organisée pour célébrer la fin de l'année universitaire. Le vendredi suivant, une veillée de prières a été organisée dans la chapelle catholique de Tlemcen. Assises sur des tapis dans la nef, les filles ont entonné des chants. Assis dans une salle

latérale, les garçons leur répondaient. C'était comme une plainte venue du fond des âges devant le malheur qui frappe des innocents. Puis, tour à tour, un délégué par nationalité est venu exprimer sa compassion dans sa langue. Parmi eux, un Algérien et une Malienne voilée qui ont pris la parole sous la croix, en plein ramadan. De cette assemblée si diverse, Subsahariens anglophones et francophones, chrétiens de toutes confessions, principalement pentecôtistes, et musulmans, émanait un profond esprit de fraternité, dans le respect des identités. Moment rare dans un monde universitaire d'ordinaire très divisé. Moment dont la petite communauté catholique de Tlemcen n'a pas pris l'initiative, mais qui lui a été donné dans un contexte tragique partagé. Moment où chacun s'exprimait dans sa langue, dans sa culture, mais où apparaissait un trait d'union insoupçonné.

Ce moment a révélé une « aspiration ». Une aspiration sans cesse contredite par nos actes de discrimination, de polémique, d'indifférence, par la standardisation de nos modes de vie. Mais une « aspiration » qui resurgit dès lors qu'il s'agit de l'homme au plus profond.

■ À LA SUITE DE PAUL, UN LABORATOIRE

« Il n’y a plus ni Juif ni Grec ; il n’y a plus ni esclave ni homme libre, il n’y a plus l’homme et la femme ; car tous vous n’êtes qu’un en Jésus Christ. » (Ga 3, 28). Une brèche s’est ouverte dans l’esprit de Paul sur le chemin de Damas. Il n’aura de cesse de lutter contre les clôtures à l’œuvre dans les premières communautés chrétiennes, sans toujours y parvenir ! Cette déclaration fracassante de Paul aux Galates nous rejoint alors que nous vivons dans des sociétés marquées par la mondialisation et hantées par la question de leur identité. Pour le philosophe Alain Badiou³, l’événement du chemin de Damas a fait de Paul le fondateur d’un nouvel universalisme, en rupture avec la religion juive et la sagesse grecque. La rupture avec les normes qui étaient les siennes l’a ouvert à une position nouvelle. Alain

Badiou, qui revendique son athéisme, affirme que le monde a besoin d’un nouvel accès à l’universel, de type paulinien.

La particularité de cet universel, c’est qu’il ne repose sur aucune construction idéologique mais sur un événement indémontrable, que nous ne pouvons que croire, ou non. Croyants en Christ, nous entrevoyons en Lui le socle d’une fraternité inouïe, qu’il nous est parfois possible d’expérimenter de façon éphémère. Une fraternité qui n’efface en rien la particularité. L’Église peut donc être un laboratoire d’universel, parmi d’autres. Qui dit laboratoire dit recherche lente, laborieuse, non dépourvue d’impasses. Un travail en commun dont nous percevons l’horizon sans en connaître le terme.

3. Alain Badiou, *Saint Paul. La fondation de l’universalisme*, Paris, PUF, 1997, 120 p.



LA MISSION NOUS FAÇONNE

QU'EST-CE QUE L'ÉLECTION DU PAPE FRANÇOIS A CHANGÉ DANS MA MANIÈRE DE VIVRE MON ÉPISCOPAT À LA MISSION DE FRANCE ?

Par Hervé Giraud

Hervé Giraud est prélat de la Mission de France et archevêque de Sens-Auxerre.

Après la surprenante décision du pape Benoît XVI de renoncer au ministère pétrinien, l'élection du pape François le 13 mars 2013 a fortement marqué l'Église et le monde. Des signes posés par le nouveau pape, un style qui a surpris et suscité l'engouement des médias, des gestes et des expressions nouveaux autant que symboliques ont fait comprendre d'emblée que l'exercice de confirmer ses frères s'accomplirait avec François d'une manière nouvelle. Si le moindre changement bouleverse souvent une vie, celui-ci a d'autant plus marqué nos contemporains, à commencer par les catholiques et l'évêque que je suis. Mais, avant d'essayer de dire en quoi cette élection a changé peu à peu ma manière d'être évêque, je dois préciser que mon épiscopat a ceci de particulier que j'ai reçu, des trois derniers papes, pas moins

de quatre nominations épiscopales : celui qui est devenu saint Jean-Paul II m'avait nommé évêque auxiliaire de Lyon le 15 avril 2003, Benoît XVI m'a nommé évêque coadjuteur de Soissons le 13 novembre 2007 et le pape François m'a nommé archevêque de Sens-Auxerre et prélat de la Mission de France le 5 mars 2015. Comme évêque, j'ai donc vécu deux ans sous le pontificat du premier, huit ans sous le pontificat du second et cinq ans sous celui de François.

Il est évidemment difficile, avec si peu de recul, de savoir ce que l'arrivée du pape argentin a changé dans ma manière de vivre mon épiscopat. En effet nous vivons d'abord de l'air du temps, de l'air de l'Église et de ce que nous inspire l'Esprit ! Avant d'être marqué par un pontificat particulier, c'est essentiellement toutes les expériences humaines et pastorales vécues qui ont marqué ma manière d'être évêque. Aujourd'hui, et c'est une évidence, je ne vis pas mon épiscopat de la même manière qu'à mes débuts en 2003 comme jeune évêque auxiliaire. Je ne le vis pas non plus de la même manière parce que les missions reçues à Lyon, Soissons ou Sens sont autant de soins particuliers portés à des Églises particulières. Je peux

aujourd'hui ajouter que je ne vis pas mon épiscopat tout à fait de la même manière en étant à la fois archevêque de Sens et prélat de la Mission de France. Pour le dire simplement : je change un peu de costume en passant d'Auxerre au Perreux ! Il ne s'agit pas de schizophrénie mais du simple respect de chaque mission reçue. C'est pourquoi, je dirais d'abord que ce sont bien les missions reçues qui m'ont transformé plus que l'arrivée de papes successifs. Quand on essaie de mener la vie du Bon Pasteur, c'est bien la mission qui nous façonne d'abord en profondeur : ceux que nous côtoyons, ceux que nous servons, ceux avec qui nous collaborons, ce sont eux qui nous changent plus immédiatement et plus profondément au jour le jour. C'est un peu ce que demandait le pape François quand il disait qu'il voulait des « pasteurs portant l'odeur de leurs brebis ».

En répondant plus directement à la question qui m'est posée – « Qu'est-ce que l'élection du pape François a changé dans ma manière de vivre mon épiscopat à la Mission de France ? » – je remarque qu'il y a eu d'abord des confirmations dans ce que je faisais déjà à travers mes visites

pastorales : simplicité, proximité, attention à tous, discernement. J'ai ressenti du pape François cette confirmation que Jésus demandait déjà à Pierre envers ses frères : « Affermis tes frères » (Lc 22, 32). Je me sens vraiment confirmé dans ma manière d'être, non pas un évêque, mais évêque tout simplement. François a une façon d'être pape qui invite à une liberté d'être soi-même et pas simplement une reproduction d'un modèle existant : « Il n'existe pas un pasteur standard pour toutes les Églises » disait-il. Le Seigneur nous fait devenir ministres, non pas à côté, mais au cœur de nos histoires singulières. Avec comme devise, « Ressuscités avec le Christ » (Col 3, 1), je me suis senti aussi confirmé par le pape François quand il disait aux évêques, le 27 février 2014 : « L'évêque est avant tout un martyr du Ressuscité. Sa vie et son ministère doivent rendre crédible la Résurrection. » Il m'a enfin confirmé dans l'importance de la prière : « Un homme qui n'a pas le courage de discuter avec Dieu en faveur de son peuple ne peut pas être évêque. »

Mais François ne m'a pas seulement confirmé dans ce qui me semblait déjà essentiel. Il m'a conduit à sortir davantage vers les périphéries, à être atten-

tif aux migrants, à prendre soin de notre « maison commune ». Ses trois exhortations apostoliques que sont La joie de l'Évangile (2013), *Amoris Lætitia* (2016), La joie et l'allégresse (2018) et surtout l'encyclique *Laudato Si'* (2015) m'ont ouvert des perspectives que je ne commence qu'à peine à explorer. Il m'invite ainsi à plus de joie, à aborder toujours les personnes avec un a priori positif, à rejoindre chacun tel qu'il est. D'où son insistance sur l'accompagnement et le discernement. Ces deux attitudes rejoignent l'insistance qu'a la Communauté Mission de France à « travailler à la justesse de l'attitude chrétienne ».

Il y aurait encore beaucoup à dire, mais un dernier point me semble important avec l'élection de François : sa parrhèsia, sa liberté de parole : « Si nous sortons porter son Évangile avec amour, avec un vrai esprit apostolique, avec parrhèsia, Lui marche avec nous, nous précède... » Cette liberté, il nous la donne, il nous y invite : « Vous ne perdez rien à parler, vous y gagnez toujours quelque chose », semble-t-il nous dire. Cette liberté de parole, si présente aussi à la Mission de France, ne sera pourtant efficace que si l'on s'engage à se réformer d'abord soi-même. En ce

sens, le pape nous invite à un véritable combat spirituel. Cette invitation est certes d'autant plus manifeste dans sa dernière exhortation apostolique en date, qui évoque notamment « les saints de la porte d'à côté », tous ceux vers qui la Communauté Mission de France s'engage justement à jeter des ponts.

Ainsi, vous l'aurez compris, il ne s'agit pas d'opposer des modèles, des styles d'exercice du ministère pétrinien : on ne change pas la foi dans le Christ ressuscité quand un nouveau curé

arrive dans une paroisse, un nouvel évêque dans un diocèse ou un nouveau prélat à la Mission de France ! On n'en témoigne pas différemment non plus, mais ces nuances dans la personnalité, les dons, les charismes et les modes d'autorité des papes doivent être effectivement appréciés sans attendre la fin de leur pontificat : comme nous discernons à partir de ceux vers qui nous sommes envoyés, il est tout aussi valable de discerner, à travers l'exemple du successeur de Pierre qui nous est envoyé, les signes de l'Esprit à l'œuvre dans son Église.



« IL FAUT À DIEU NON DES CALICES D'OR
MAIS DES ÂMES D'OR »

Par Jean-Marie Ploux

Je ne sais pas si Ivan Illich (1926-2002) doit à un autre les notions de centre et de périphérie, chères au pape François, en tout cas c'est au CIDOC de Cuernavaca (Mexique) qu'il a proposé cette clé de lecture pour comprendre ce que l'on appelait alors le sous-développement des pays dits du Tiers-Monde (les périphéries) et contrer les entreprises de développement menées à partir du centre : les pays occidentaux capitalistes ou non qui, non seulement avaient engendré la pauvreté des pays colonisés, mais encore prétendaient proroger leur système d'exploitation par les modèles de développement qu'ils exportaient et entretenaient. Pour Illich, il s'agissait de rompre avec les systèmes dominants en Occident pour générer un développement à partir des ressources humaines et culturelles de ceux qui étaient séculairement dominés : leur rendre la Parole et partir de leurs ressources propres. À la même époque, et dans le même esprit, Joseph Wresinski (1917-1988) initie le mouvement qui deviendra ATD-Quart-Monde.

Ce serait un anachronisme d'aller chercher quelque chose de semblable chez les Pères de l'Église du quatrième siècle, reconnaissants d'ailleurs à Rome (le Centre !) d'assurer une paix dont l'Église se réjouissait après les persécutions d'antan. Il n'était pas question non plus de susciter chez les pauvres quelque mouvement de « libération » que ce soit. D'ailleurs, au XX^e siècle encore, on connaît les réticences de Rome vis-à-vis des théologiens de la libération... C'est donc aux riches que s'adressent les pasteurs de l'Église dans l'espoir (désespéré ?) de leur conversion...

*

« Non, mes frères et mes amis, ne soyons pas les gérants malhonnêtes des biens qui nous ont été confiés. Ne risquons pas d'entendre saint Pierre nous dire : " Ayez honte, vous qui retenez le bien d'autrui. Imitiez l'équité de Dieu, et il n'y aura plus de pauvres. " »

Grégoire de Nazianze, *Sur l'amour des pauvres*.

« Quiconque ne renoncera point aux rapines ne saurait faire l'aumône. Vous auriez beau jeter des richesses sans nombre aux mains des indigents, tant que vous serez ravisseur injuste du bien d'autrui, vous resterez, aux yeux de Dieu, l'égal des homicides. C'est pourquoi il vous faut commencer par rompre avec l'injustice ; vous exercerez ensuite la miséricorde envers les indigents. »

Jean Chrysostome, *3^e Homélie sur l'esprit de foi*.

« Tu veux honorer le corps du Sauveur ? Ne le dédaigne pas quand il est nu. Ne l'honore

pas à l'église par des vêtements de soie, tandis que tu le laisses dehors, transi de froid, et qu'il est nu. Celui qui a dit : Ceci est mon corps, et qui a réalisé la chose par la parole, celui-là a dit : Vous m'avez vu avoir faim et vous ne m'avez pas donné à manger. Ce que vous n'avez pas fait à l'un des plus humbles, c'est à moi que vous l'avez refusé ! Honore-le donc en partageant ta fortune avec les pauvres : car il faut à Dieu non des calices d'or, mais des âmes d'or. »

Jean Chrysostome, *Sur Matthieu, Homélie 50, 3.*

« Ne méprisez pas les pauvres. Demandez-vous qui ils sont et vous découvrirez leur grandeur : ils ont le visage de notre Sauveur (...) Les pauvres sont des économes de notre espérance, les gardiens du Royaume qui ouvrent la porte aux justes et la referment devant les méchants et les égoïstes. Accusateurs terribles, avocats véhéments. »

Grégoire de Nysse, *De l'amour des pauvres 1.*

« Nous ne devons pas en effet souhaiter qu'il y ait des malheureux, pour avoir l'occasion d'accomplir des œuvres de miséricorde. Tu donnes du pain à qui a faim : mais mieux vaudrait que nul n'ait faim et que tu n'aies personne à qui donner ! Tu vêts qui est nu : plutôt au ciel que tous fussent vêtus et que cette nécessité ne se fasse pas sentir ! Tu ensevelis un mort : plaise au ciel que vienne enfin cette vie où personne ne meure ! Tu apaises des différends : plaise au ciel qu'un jour règne cette paix de l'éternelle Jérusalem, où nul n'est en désaccord ! Tous ces services, en effet, répondent à des nécessités. Supprime les malheureux : les œuvres de miséricorde cesseront. Les œuvres de miséricorde cesseront, est-ce à dire que l'ardeur de la charité s'éteindra ? Plus authentique est l'amour que tu portes à un

homme heureux, qui n'a que faire de tes dons ; plus pur sera cet amour, et bien plus sincère. Car, en rendant service à un malheureux, peut-être désires-tu t'élever en face de lui et veux-tu qu'il soit ton obligé, lui qui est à l'origine de ton bienfait. Il était dans le besoin, tu lui as donné une part de ton bien : parce que toi tu donnes, tu sembles supérieur à celui à qui tu donnes. Souhaite qu'il soit ton égal : en sorte que vous soyez l'un et l'autre sous la dépendance de celui auquel on ne peut rien donner. »

Augustin d'Hippone, *Commentaire de la 1^{ère} lettre de Jean 8.*

« Le mal dont souffre son âme ne diffère pas de celui qu'éprouvent les goinfres, plus décidés à crever de leur glotonnerie qu'à partager avec les pauvres ce qui reste de leurs festins. Homme riche, écoute enfin celui à qui tu dois ce que tu possèdes. Souviens-toi de toi-même, rappelle-toi qui tu es, ce que tu administres, de qui tu le tiens ; demande-toi pourquoi c'est toi plutôt que beaucoup d'autres. Tu étais primitivement destiné à être le serviteur d'un Dieu bon, et tu étais placé comme un intendant au-dessus de tes compagnons de service ; ce n'est point pour ton ventre que tout cela a été ainsi réglé ! Quand tu décides ce que tu vas faire des biens qui sont entre tes mains, songe que ces biens ne t'appartiennent pas : ils t'enchantent un moment, bien vite ils s'évanouissent, et pourtant, c'est un compte très exact qui t'en sera demandé. Tu tiens toute ta fortune entassée, enfermée, bien à l'abri des portes et des verrous, sous la protection des scellés. Mais tu ne peux fermer l'œil à cause de tes soucis, tu te hâtes pour savoir quoi faire et tu ne tires de toi-même que d'insensés conseils. – Que faire ? N'était-il pas plus facile de dire : Je vais combler les indigents, j'ouvrirai mes granges, je vais inviter tous les pauvres. J'imiterai Joseph, je vais me faire comme lui le héraut de la bonté et je dirai bien haut de tout mon cœur : " Vous tous qui manquez de pain, venez à moi. De tout ce dont Dieu m'a favorisé

vous aurez votre part ; comme aux fontaines publiques vous pourrez puiser chacun ce qu'il vous faut. " »

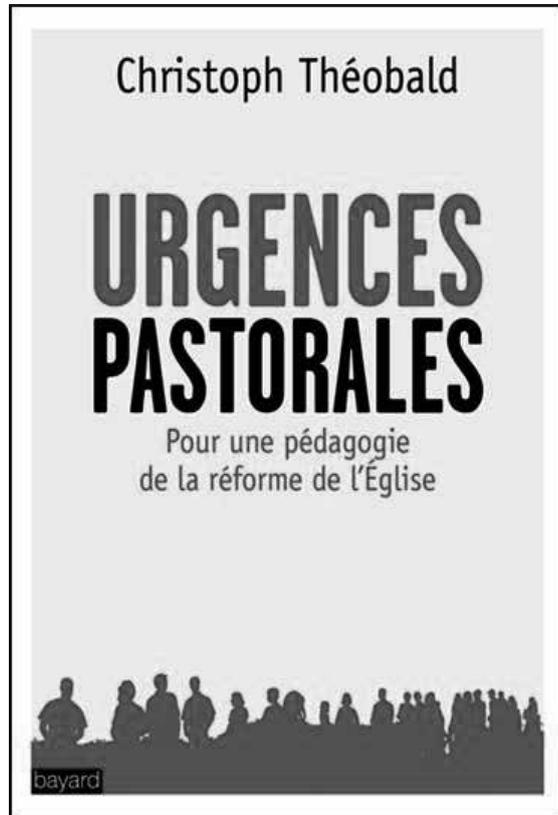
Basile de Césarée, *Homélie sur la charité*.

« "Mais, dites-vous, je jouirai de mes biens pendant ma vie, et, après ma mort, je ferai les pauvres mes héritiers par mon testament". C'est-à-dire que vous deviendrez charitable envers les hommes quand vous ne serez plus parmi les hommes : c'est lorsque je vous verrai parmi les morts que je vous dirai ami de vos frères. On vous saura beaucoup de gré d'être devenu libéral et magnifique quand vous serez couché dans le tombeau et réduit en poussière. Pour quel temps, dites-moi, demanderez-vous à être récompensé ? Est-ce pour celui de votre vie, ou pour celui qui a suivi votre mort ? Pendant que vous viviez, livré aux plaisirs et plongé dans les délices, vous ne daigniez point jeter un regard sur le pauvre. Après le trépas, quelles actions peut-on faire ? De quelles actions peut-on demander le prix ? Faites paraître de bonnes œuvres et demandez-en la récompense. On ne négocie plus après que le marché est fermé ; on ne couronne point celui qui n'entre dans la lice qu'après les combats ; on n'attend point la fin de la guerre pour signaler son courage : ainsi, après la vie, on ne fait plus d'actions méritoires. »

Basile de Césarée, *Homélie 7 contre les riches*.

URGENCES PASTORALES. POUR UNE PÉDAGOGIE DE LA RÉFORME DE L'ÉGLISE

CHRISTOPH THEOBALD, MONTRouGE, BAYARD, 2017, 540 P!



Par Jean-Christophe Houot

Les chrétiens sont des chercheurs de Vérité en Galilée, à la manière de Jésus-Christ. Dans Urgences pastorales (UP), Christoph Theobald (CT) nous invite à passer d'une pastorale de reproduction à une pastorale de mission (471), de « sortie de soi » selon François² (11). Il nous souffle une manière d'être pour élaborer une pastorale propre aux différents lieux où nous sommes envoyés, cet « espace de réception potentiel » (470) de l'Évangile de liberté.

Cette pastorale nous pousse à aller à la rencontre de « ces lieux élémentaires de l'existence humaine et sociétale où naissent nos convictions » (32).

.....
1. Le sous-titre du livre est celui du retraitage, en remplacement de *Comprendre, partager, réformer*. Dans la recension, le numéro des pages citées est donné entre parenthèses.

2. François, *Evangelii gaudium* (EG), 2013.

Ces convictions élémentaires, propres à tout humain, chrétien ou non, sont déjà et gratuitement l'« expression – toujours singulière – de la grâce du Christ » (473). La reconnaissance de cette grâce universelle et prévenante en tout homme est sans arrière-pensées, sans intérêts de la part des chrétiens.

« La différence chrétienne » (473) se manifestera par l'action missionnaire à l'image de Celui qui s'est donné gratuitement à tous en reconnaissant et suscitant la foi en la vie que chacun porte déjà au fond de lui. Cette différence est gratuite, désintéressée, non supérieure, d'où sa crédibilité.

I - COMMENCER PAR S'ASSEOIR

Malgré l'urgence, le jésuite nous invite à nous asseoir (23). Il relève deux stratégies de résistance (30) face à l'« exculturation » du catholicisme selon le terme de la sociologue Danièle Hervieu-Léger³.

- Choisir la stratégie du dépassement

Certains chrétiens se contentent d'une « stratégie de l'accommodement », de la « survie » (66).

Ils choisissent de vivre en « petit reste », sur de « petits îlots de chrétienté » (30) exposant une autre manière de vivre, contre-culturelle.

Sans nier l'efficacité passée de ce catholicisme romain, CT propose une seconde stratégie, celle du « dépassement » (32). En raison de la sécularisation et de la laïcité (37), de la présence islamique (39), du communautarisme (40) et du phénomène d'individuation visant l'épanouissement personnel (50), l'identité catholique se marginalise (50). Autrement dit, l'Église subit une véritable crise de crédibilité théologique (63).

Or, elle ne peut se contenter d'adopter une posture contre-culturelle qui serait contraire à sa théologie de la Révélation qui a toujours été connectée à l'histoire et n'a jamais cessé de créer du sens à l'histoire (65). Une théologie enclavée dans des convictions privées, déconnectée de la société serait « menacée de ghettoïsation » (66).

De plus, ce qui caractérise la véritable tradition chrétienne est sa « plasticité » (68). Celle-ci est de la relation pastorale (69) qui se veut sans cesse créative. CT appelle à « désensabler » notre « source », à la réinterpréter dans un contexte

3. Danièle Hervieu-Léger, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Paris, Bayard, 2003.

sociétal nouveau pour qu'elle retrouve sans cesse sa véritable raison d'être : « susciter les forces les plus vitales des êtres humains » (68).

- Le principe biblique de l'inversion

L'auteur rappelle la mission de l'Église parmi les hommes : « rendre l'Évangile de Dieu " présent, en paroles et en actes intimement liés entre eux " voire de le repérer d'abord (...) comme étant déjà présent parmi eux » (79). L'Église agit « en bonne sourcière » pour accueillir en l'autre, et même « dans les fragments de l'existence quotidienne », « la Bonté radicale ou toujours nouvelle de Dieu » (92). Encore faut-il apprendre à la percevoir, notamment au sein des plus petits (87). Cette mission se justifie par son principe fondamental, « le principe biblique de l'inversion » : c'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre (91), c'est aux fruits trouvés en Galilée qu'on reconnaîtra la source. L'Esprit nous précède en Galilée. Ainsi, la pastorale missionnaire de CT n'est pas d'encadrement ou d'enseignement. Elle est un « style » de vie, au sens de Maurice Merleau-Ponty⁴ : « une manière d'habiter le monde » (96). Cette pastorale est à l'image de

l'hospitalité inconditionnelle (85) de Jésus-Christ, se dessaisissant de lui-même pour accueillir l'autre.

- Vision polyédrique de l'Église territoriale

Le constat du théologien est net : « Les restructurations paroissiales d'hier ne correspondent déjà plus aux ressources cléricales de demain ». (119) CT appelle les chrétiens à prendre en compte à la fois « la métropolisation de nos grandes villes » et « la métamorphose progressive du monde rural » (100) où se jouent de nouvelles questions : transition énergétique et écologique.

De plus, son appel à des « acteurs politiques et pastoraux nouveaux, capables d'initier des processus » s'avère nécessaire pour une vision créative et « polyédrique de l'Église territoriale » (121). Cet appel rejoint celui du pape François. Il consiste à tenir ensemble les particularités de chacun avec cohérence, c'est-à-dire dans « un " tout " que personne ne possède ». Ainsi, « le meilleur de chacun » (124) sera valorisé. Le meilleur de chacun sera pleinement suscité en devenant

3. Maurice Merleau-Ponty, *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, p. 65-95.

constitutif d'un tout qui nous dépasse, toujours ouvert, toujours en création (68, 69).

II - FAIRE EXISTER GRATUITEMENT CE QUI N'EXISTE PAS ENCORE (RM 4, 17)

Dans un deuxième temps, CT nous appelle à hiérarchiser les priorités de la mission et met en valeur l'annonce de l'Évangile depuis le concile Vatican II. Il part du paradoxe évangélique, admis par *Lumen Gentium* (n° 2 et 9), qui lie le don de la « grâce prévenante du Christ » déjà présente dans l'humanité tout entière et l'appel d'un « petit troupeau » à une mission (147).

- La gratuité universelle de Dieu pour l'humanité. Dieu a offert au fond de tous les hommes la liberté. Ce don, offert à tous par amour, est la gratuité universelle de Dieu. Celle-ci manifeste son « intérêt désintéressé » et confirme que son amour se vit dans le « respect absolu de la liberté de ses récepteurs » (148). CT souligne que « l'inévidence de Dieu » est heureusement réelle. Elle « rend possible l'approche libre du fidèle et la gratuité du don qu'il fait de lui-même » (175). L'Église, qui désire suivre Jésus, est invitée à adopter la même

attitude que Lui vis-à-vis de quiconque pour réaliser sa mission.

- La foi qui plaît à Dieu

Cet intérêt désintéressé implique que la foi qui plaît à Dieu n'est pas nécessairement la croyance en l'existence de Dieu (152) : « de multiples sympathisants rencontrés à l'improviste par Jésus s'entendent dire de sa bouche, " ma fille, mon fils, ta foi t'a sauvé ", sans se retrouver pour autant dans le groupe des disciples » (152). Jésus offre gratuitement toute son intimité, son intériorité à quiconque, même s'il décide de ne pas le suivre. Il ne fait que susciter gratuitement « ce qui est divin en tout être humain » (156), la foi en la vie au fond de tout homme.

- La foi christique

La foi christique se distingue de cette foi anthropologique. Elle est fondée sur « une expérience spirituelle, voire " mystique " » (156) qui est source de fraternité. En effet, la fraternité « ne va nullement de soi » (162) mais se décide et s'éduque chaque jour. Selon François, il faut « la " choisir " et " apprendre " à la vivre (EG 91) » (162). Le chrétien aura « pour " source " l'accès à l'intimité

même de Dieu » (165). Dans un esprit paulinien, le chrétien est, par Dieu, configuré au Christ, revêtu « intérieurement » du Christ : « le Fils devenant le principe le plus intime de son existence : “ je vis, mais ce n’est plus moi, c’est Christ qui vit en moi ” (Ga 2, 20) » (160). Enracinée « dans une expérience inouïe de l’intimité de Dieu » (178), l’Église désire naturellement partager cette « Bonté radicale » qui la ressource et la déborde. Voulant vivre selon cette « dynamique spirituelle » (182), elle accepte de se laisser surprendre par cette Bonté déjà présente gratuitement en quiconque (178).

- Le petit troupeau qui se donne... et donne à aimer
La foi christique ne se veut ni supérieure, ni inférieure à la foi en la vie inscrite en tout homme. Les distinguer consiste « à considérer la “ foi ” élémentaire (...) comme une expérience humaine normale » et « à renoncer à toute hiérarchie entre cette foi anthropologique et la foi proprement chrétienne, considérée par le concile comme une “ grâce ” non pas supérieure, mais particulière » (182). La foi christique de quelques-uns se veut pleinement au service de la foi anthropologique de tous. Configurée au Christ, la petitesse de l’Église se donne... et donne à aimer. Sa gratuité en fera

toute sa particularité et toute son excellence. Cette dernière est qualitative et non hiérarchique, d’où sa crédibilité.

L’Église, plus qu’une institution organique et hiérarchique, est un petit peuple en chemin vers Dieu (203) dans « un espace universel déjà habité par la grâce » (183). Elle est appelée à faire exister ce qui n’existe pas encore en tout homme, chrétien ou non, en tout homme promis à vivre en vérité, et non pas promis à rien.

- Traverser les moments de crise

CT invite notre Église à discerner les moments de crise à traverser : nos institutions restreintes à un fonctionnement bureaucratique (252), la violence du terrorisme (258), la crise écologique (259) ou bien les manipulations techniques et génétiques (261). Notre monde est actuellement habité par un climat de méfiance et non de confiance en l’avenir. CT nous appelle à être vigilants sur la fin possible de l’humanisme européen : « la civilisation européenne tout entière peut sombrer dans la décadence, la violence et la mort » (250). Malgré tout, il cite aussi les lieux où la confiance peut se former à nouveau : la famille (253), l’école, nos institutions de formation (255), et la culture

démocratique et laïque (256). La confiance est le premier défi spirituel pour pouvoir « affronter collectivement un avenir incertain » (257) et permettre à l'humanité de se vouloir humaine (264). L'Église a un rôle à jouer au sein de notre société : susciter la confiance.

III - ENGENDRER DES COMMUNAUTÉS-SUJETS EN GALILÉE

L'auteur nous propose enfin une pédagogie, analogue à celle du Christ. Selon lui, l'organisation des communautés n'a plus à se régler sur le nombre de prêtres disponibles (306). Il invite à éveiller l'autonomie des paroisses ou relais pastoraux et à réfléchir à de nouveaux profils de prêtres et de ministères. Il existerait un charisme prometteur et fondamental qui est celui « des sourciers », « des détecteurs de chercheurs de sens » (317).

- Des communautés sujets

CT remet en cause les communautés à haute densité institutionnelle, même si elles ont une belle vitalité, proposant une diversité d'activités. En effet, celles-ci risquent de formaliser la

dynamique missionnaire et d'oublier qu'elles sont appelées à sortir « de l'enceinte ecclésiale » (323). Il en va de même pour les communautés à basse densité institutionnelle qui « risquent de rester un ensemble de foyers de vie chrétienne sans devenir vraiment des communautés sujet de leur présence dans les réalités des communes et des quartiers » (323).

Or, CT insiste sur la nécessité de faire de chacune de nos communautés une communauté-sujet-collectif, incarnée dans la société et accueillant le prêtre pour qu'il préside l'eucharistie au nom même du Christ (324). C'est la communauté-sujet-collectif, donc autonome et missionnaire, qui accueille le prêtre et non l'inverse.

- Des prêtres passeurs

La pastorale missionnaire ne se règle plus sur le nombre de prêtres encore disponibles mais sur les communautés-sujets, conscientes de leur mission. La pastorale n'a pas pour finalité les services pastoraux, pourtant essentiels à l'Église, son « but prioritaire est de laisser advenir de véritables communautés sur place » (324). D'où la mise en place de ministères qui susciteraient des communautés missionnaires et autonomes. Le

prêtre n'aura plus pour mission d'être le « pivot », le fondement de la communauté sur qui tout reposerait. Au contraire, il doit être un « prêtre passeur capable de rassembler la communauté pour l'envoyer en mission. Le prêtre passeur doit exister réellement pour être capable de s'effacer, le moment venu » (330).

- Créer de nouveaux ministères

CT ne limite pas les ministères aux prêtres : « si, par le baptême et la confirmation, tout chrétien devient " présence d'Évangile " dans son entourage, la reconnaissance de telle personne par la communauté et le prêtre responsable, la transforme en présence d'Église » (333). Cette reconnaissance suppose un envoi explicite (lettre de mission) car personne n'est « présence d'Évangile et d'Église en son nom propre » (335). CT propose trois types de ministères : le ministère de gouvernance dépassant la simple organisation (335) ; le ministère de la Parole remise en valeur (336) ; le ministère d'hospitalité qui ne se limite pas à la caritas ou à la diaconie (336).

Ainsi, l'avenir de l'Église ne dépendrait plus seulement des clercs mais « des communautés devenues sujet de leur mission » (339). Cela justifie

la place que l'Église doit accorder à la formation permanente des laïcs (338-339 et 424) : « il ne suffit pas en effet d'inciter les fidèles à la sortie missionnaire, encore faut-il leur en donner les moyens » (425).

- Pour une pastorale synodale et missionnaire

UP ne sépare plus pastorale et mission. Toute pastorale est missionnaire, à l'image de ce Dieu démesuré qui s'offre « à la mesure de tant et tant de mesures humaines » (370), d'où cette attention à « la diversité infinie (polyédrique dirait le pape François) des humains ». Cette pastorale missionnaire a une « approche inductive », du bas vers le haut (371). Écoutant tout ce qui est source de vie sur place, au nom de Jésus-Christ, les communautés sont appelées à devenir des sujets autonomes, des sujets habités par Lui et qui ont de l'Évangile au-dedans d'eux-mêmes.

La priorité n'est plus de couvrir absolument tous les territoires mais « d'initier des processus » de mission suscitant la vie. Comme nous y invite le pape, la priorité est donnée au temps, au kairós (moment présent), et non à l'espace (375). Il est temps de lire les Écritures (384), de lire les signes des temps (389), d'accéder à l'intériorité et

d'apprendre à prier (397). CT appelle cela le trépied pédagogique.

*

Pour conclure, CT nous invite à observer nos Galilée et à agir en bons sourciers. Il définit la mission de cette Église en diaspora sourcière au sein d'un monde déjà habité par l'amour gratuit de Dieu. Sa mission est l'annonce de l'Évangile, de la Bonté radicale de Dieu, à la manière gratuite de Jésus-Christ d'habiter le monde pour viser la liberté libérée de tout homme (473). Enfin, sa pastorale

n'est pas une pastorale de reproduction mais de mission (471) qui se veut sourcière, inductive, synodale, polyédrique, à la mesure de tant et tant de mesures humaines. Cette mission est confiée à des communautés-sujets-collectifs conscientes de leur mission. Cela nécessite la création de nouveaux ministères, de nouveaux services pour sans cesse « reprendre racine dans un sol nouveau » (470) comme la tradition, la plasticité de l'Église l'a toujours voulu pour servir la gloire de Dieu, le salut collectif de tous les hommes.

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

Pour plus d'informations, n'hésitez pas à contacter l'économiste de la Communauté Mission de France, Père Daniel Chouin au 01 43 24 79 58

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS
BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

NOM

Prénom

Adresse

.....

.....

Code postal Ville

Abonnement*

Réabonnement*

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• Lettre aux Communautés ordinaire 40 €

de soutien 45 €

• Offre pour les moins de 35 ans non abonnés 20 €

Je fais un don de : €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "MDF - Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque de : €